PG 31

Mémorial de Saint-Cloud 1964

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD

(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud d'Avril 1964)

SOMMAIRE

Jean SARRAILH, président d'honneur de l'Amicale, prom. 1911 Lettres 3
Raoul COMBES, professeur à l'Ecole (1937-1945) 12
Léon LUTAUD, professeur à l'école (1937-1956) 16
Henri YVON, professeur à l'Ecole (1922-1926) 20
Maurice KUHN, prom. 1895 Lettres 23
Louis PASTOURIAUX, prom. 1896 Sciences 26
E.-A. SOTTEAU, prom. 1901 Lettres 27
Emile BUGNON, prom. 1902 Lettres 29
Gaston DEROME, prom. 1907 Sciences 36
Gabriel BRUNET, prom. 1908 Lettres 38
Guillaume LE BERRE, prom. 1912 Lettres 39
Georges BLANC, Elève-Inspecteur 1925-26 41
Roland CASSIER, Elève-Inspecteur 1928-29 45
Lucien-Paul RENAUD, prom. 1920 Lettres 47
Louis PRADAL, prom. 1929 Lettres 50
Emile PFIRSCH, prom. 1931 Sciences 52
Jean BOURDELET, prom. 1946 Sciences 56

Jean SARRAILH

(1891-1964)

Promotion 1911 (Lettres)

JEAN SARRAILH, recteur honoraire de l'Académie de Paris, président de la commission française de l'Unesco, membre de l'Institut, grand officier de la Légion d'Honneur, est décédé le 29 février dernier, à Bayonne, où voici deux ans à peine il avait fixé sa résidence principale à la limite des Pyrénées natales et de l'Océan.

Cette disparition brutale, après une maladie insidieuse, connue seulement d'un cercle étroit de parents et de familiers, a surpris et bouleversé. Le monde enseignant, les milieux universitaires et académiques, l'Administration, la presse, les Ambassades, — les missions à l'étranger du recteur Sarrailh furent toujours de grands succès —, ont été unanimes dans le regret et l'hommage. Partout on a loué : l'hispanisant, l'humaniste, le professeur, le Recteur, le grand Commis de l'Etat enfin, sachant prendre la mesure de son temps et parler aux puissances. Chargé de faire entendre la voix de Saint-Cloud, je me permets d'introduire dans un concert universel une note accordée certes, mais personnelle. C'est que par une bonne fortune, dont je n'ai cessé de m'émerveiller, les hasards des nominations et des mutations, m'ont fait à trois reprises le compagnon et le témoin du grand disparu : à Saint-Cloud (1911-1912), à Poitiers (1925-1936), à Paris (1944-1961), précisément aux époques décisives de sa vie, quand sa carrière s'ébauchait, se dessinait, enfin s'épanouissait en ce qui restera sans doute une réussite universitaire et humaine jamais égalée.

2

⁂

C'est en octobre 1911, à Saint-Cloud, que j'ai connu Jean Sarrailh. Il entrait à l'Ecole, je commençais ma seconde année ! Nous étions tous les deux des méridionaux du Sud-Ouest. Nous fûmes amis dès que nous nous découvrîmes, mais, je dois l'indiquer dès maintenant, à des degrés différents de la hiérarchie méridionale. Béarnais, né à Monein, dont le vin valut toujours le Jurançon, Béarnais cent pour cent, par conséquent ; avec la taille, la prestance et le nez busqué (sans démesure) du plus populaire de nos rois, Sarrailh était le type même du Cadet de Gascogne, fort prisé à l'époque (et encore aujourd'hui). Personnellement, j'avais des origines lot-et-garonnaises honorables, mais né au nord d'Agen et du fleuve, j'étais un ressortissant de la Guyenne, et non de la Gascogne : ce qui sonnait moins glorieusement.

Des taquineries aimables de camarades à ce sujet ne m'éloignèrent pas de mon brillant compatriote. Aussi bien, celui-ci, à toute occasion, vit-il s'établir et grandir son prestige. En vue d'une certaine préparation à la vie, dont, à la vérité, les intéressés laissés à eux-mêmes se fussent peu souciés, notre Directeur et Mme Bonnarie organisaient de petites réunions pour la formation mondaine des élèves. Ceux-ci y étaient conviés par « fournées ».

Bon exécutant au piano, participant à ce titre au quatuor organisé, Sarrailh était de toutes les séances. Cela l'amena d'emblée à enseigner les bonnes manières aux camarades nombreux qui avaient jusque-là peu fréquenté les salons. Tâche difficile : il fallait instruire sans froisser des amours-propres prompts à s'insurger ; tâche surmontée cependant, grâce à des dons que le professeur devait confirmer en d'autres circonstances mémorables.

Il faut rappeler que nos promotions 1910 et 1911 se trouvèrent confrontées à tout ce qui est devenu le temps d'Agadir, l'affaire marocaine, la tension franco-allemande et pour tout dire la montée des périls vers le drame de 1914. Comme nos Anciens, nous étions certes attentifs à nos études et à leur couronnement : le professorat ; mais plus que nos Anciens sans doute, nous nous sentions directement concernés par les problèmes du temps, des problèmes qui pouvaient éclater soudain en fracassants coups de théâtre. Des camarades se passionnaient dans des controverses vite tumultueuses faisant écho, toute révérence gardée, aux grandes voix de Jaurès, de Clémenceau, de Poincaré, de Briand, de Caillaux, vedettes des débats parlementaires de l'époque. Certains jours,

les discussions commençaient dès la Civette, à l'arrivée des journaux, s'apaisaient à l'heure des cours ; mais renaissaient au réfectoire pour se prolonger dans les salles d'études. Dès ce moment, tout était à redouter : l'intervention indignée du cher Goujon, et aussi des déchirements durables entre garçons également généreux et sincères. C'était l'heure des bons offices. Notre ami prêtait les siens avec simplicité et succès. Son ascendant, spontanément exercé, spontanément subi, faisait merveille.

On saura le pouvoir de cet ascendant quand je l'aurai montré s'exerçant dans le parc, prolongement, parure et orgueil du vieux Saint-Cloud. A cette époque, l'Ecole de Sèvres, encore installée en banlieue, et l'Ecole de Saint-Cloud, avant les belles réalisations matérielles de Pozzo-di-Borgo, tenaient fermement les extrémités sud-ouest et nord-est du parc, tandis que leurs élèves étaient pareillement attirés par les enchantements de l'intérieur. Des groupes de Sévriennes et de Cloutiers se formaient donc, particulièrement aux beaux jours, qui partant de pôles opposés et suivant des routes inverses, finissaient par se rencontrer. Il en résulta parfois des mariages à retardement (renvoyés aux débuts dans la carrière), notamment celui de Marie-Amélie Enjolras et de Jean Sarrailh, qui devait être pendant cinquante ans une union magnifique pour le meilleur.

Quand arrivèrent les vacances, ce mariage à l'état de promesse heureuse confirma la réputation de finesse et de gentillesse, au sens plein des deux mots, du compatriote dont j'étais heureux, et déjà fier, d'être l'ami. A l'heure de la séparation, — je devais quitter l'Ecole pour la caserne un an avant lui —, je l'entends encore me dire, d'une voix affectueuse et sûre : « Nous nous reverrons. » Vinrent le service militaire, la guerre et la reprise de la vie civile. De brèves rencontres ; des lettres ou des billets, courts, mais substantiels. Il était marié ; il collectionnait les diplômes, — il avait maintenant l'agrégation —, il était appelé au lycée et à l'Institut français de Madrid... La paix revenue, moi-même je lui fis part d'une double joie : dans l'ordre chronologique, ma nomination à Montauban, à mon Ecole Normale d'origine ; et mon mariage — ô destin imprévisible et combien favorable ! — avec une ancienne élève de la brillante Sévrienne devenue Mme Sarrailh, devenue encore le brillant professeur de français des classes terminales du lycée d'Agen, où ma femme achevait ses études... Mais, paradoxalement, tous ces événements heureux aggravaient l'inquiétude qui me poursuivait : mon ami et moi étions engagés sur des routes di-

vergentes ; ces routes étaient-elles condamnées, comme des droites parallèles, à ne jamais se rencontrer ?

*
* *

1925... Je suis à Poitiers depuis trois ans, depuis ma nomination d'inspecteur dans la Vienne, sans nouvelles récentes des Sarrailh, et voici un télégramme dont la teneur est restée gravée dans ma mémoire : « Nommés Poitiers. Arrivons bientôt. Envoyons meubles. Fais pour le mieux. Merci. Affectueusement. Jean Sarrailh. » Ma femme dit : « Je ne sais pas bien ce que M. Sarrailh vient faire à Poitiers, mais c'est un bon ami : il n'hésite pas à demander ce que, bien sûr, lui-même donnerait volontiers. » Et elle s'affaire, nous nous affairons. Tout est prêt pour l'arrivée du ménage ami, et des deux fillettes, Madeleine et Michèle, quatre ans et trois ans, qui deviendront les compagnes de jeu de mes deux fils. Sarrailh a hâte de compléter le télégramme jugé sibyllin. Dans une antichambre du Ministère, en mains deux arrêtés de nomination pour des lycées parisiens, l'un pour sa femme, l'autre pour lui, il a été happé par son patron hispanisant : « Sarrailh ! Vous arrivez de Madrid ; vous avez une thèse en chantier : accepteriez-vous un poste au Lycée de Poitiers, avec des heures d'enseignement à la Faculté ?... Cela peut être intéressant... » Le Cadet 1925 n'a pas hésité ; seulement il a dû inverser la route des ancêtres, et c'est de Paris qu'il est parti à la conquête de la province.

La nouvelle s'est répandue dans la vieille ville universitaire, sans susciter partout l'enthousiasme. Un personnage poitevin de ma connaissance nous accoste sur la place d'Armes et, les présentations à peine achevées, enchaîne : « Je suis heureux de vous rencontrer ; vous paraissez bien sympathique ; mais croyez-vous vraiment qu'un centre hispanique puisse être créé dans la capitale du Poitou ? » A ce coup droit Sarrailh ne répond ni ne bronche ; il se borne à sourciller à sa manière. Il a un remuement des sourcils tout personnel ; un de ses sourcils se relève curieusement par rapport à l'autre et ce mouvement, assorti d'un discret certain sourire, dénonce, aux familiers avertis, un humour toujours latent. Nous poursuivons notre chemin : « Pas mal, ton jeu de sourcil ! (il le pratiquait déjà à Saint-Cloud). — Oui, mon bon ami ; mais aujourd'hui sans doute n'as-tu pas tout compris. Aujourd'hui mon sourcil disait au bonhomme : faux jeton, je sais que de moi tu médis actuellement. Et le plus fort, je crois bien, c'est

que le bonhomme a compris, lui ! D'ailleurs ma réponse à sa question commencera demain. »

De fait, dès le lendemain, comme le fabuliste, de son activité il a fait deux parts (pour le travail !) : celle du professeur, au lycée et à la Faculté, avec ses élèves ; — et celle du chercheur, à sa table de travail, avec ses livres, ses documents et la thèse sortie des valises. Tout de suite, sur les deux plans, les signes favorables se manifestent. Un jour, Emile Ferrand, longtemps professeur de première supérieure au lycée de Poitiers, revenu dans cette ville comme Inspecteur d'Académie par fidélité au souvenir des élèves qu'il y a formés et qui lui font honneur, sortant de la classe d'espagnol du Lycée, m'interpelle avec dans les yeux la flamme du connaisseur ravi : « Votre ami Sarrailh est un « grand », un « grand » professeur. Il fera une « grande » carrière... » Pour la Faculté, le témoignage est apporté par les étudiants eux-mêmes. Séduits par l'enseignement et la parole du jeune maître, ils se groupent autour de lui toujours plus nombreux et assidus : ils « étudient », suivent les cours, préparent et obtiennent des certificats, la licence, bientôt l'agrégation... Le Centre hispanique est créé et prospère rapidement.

Parallèlement, Sarrailh a été fidèle à sa table de travail, il a mis le point final à sa thèse : « Un homme d'Etat espagnol : Martinez de la Rosa (1787-1862) », qui lui vaut en 1930 la mention très honorable et le titre de docteur ès lettres. Aussi sa carrière va grand train : le lycée tôt quitté, dix ans après son arrivée à Poitiers, il a conquis tous les grades de l'enseignement supérieur : chargé de cours, chargé de conférences, professeur sans chaire, professeur de langue et de littérature espagnoles. Sur sa lancée va-t-il poursuivre une grande carrière dans les chaires magistrales ? Les événements (ils n'ont pas manqué à notre génération) ont couru également. En 1936, c'est la guerre civile espagnole. Sarrailh avait vécu en Espagne ; il aimait l'Espagne, « sa riche civilisation », « son passé glorieux et tourmenté », plus spécialement ce qui sera le titre de son ouvrage monumental : « L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII[e] siècle ». Il a le cœur déchiré par la guerre civile. Il prend l'engagement vis-à-vis de lui-même, qu'il tiendra jusqu'à sa mort, de ne plus rencontrer les Espagnols infidèles à l'Espagne libérale et républicaine. Est-ce que ses liens avec l'Espagne ne vont pas se distendre ? et du même coup, provisoirement tout au moins, est-ce que l'ardeur qui le portait vers l'enseignement et la recherche ne se refroidira pas ?

La réponse à ces questions sera donnée l'année suivante.

En 1937, un ministre clairvoyant, jeune et résolu, Jean Zay, s'est attaqué à la nécessaire réforme de l'enseignement. Il a besoin d'être compris et aidé. Il a rencontré Jean Sarrailh, connu sa réussite de Poitiers, découvert sa puissance de rayonnement. Il décide de le placer à la tête de l'Académie de Grenoble qui à l'époque préfigure, en une certaine mesure, le rôle futur de l'Université dans un monde transformé par les progrès industriels. Sarrailh accepte, transporté. A quarante-six ans, l'un des plus jeunes recteurs de France, le voici à Grenoble, solide et fort, plein d'enthousiasme et de foi, tenté, vraiment tenté par la belle aventure : l'aventure administrative.

*
* *

Ces vingt-quatre années d'administration qui s'ouvraient devant Sarrailh, je puis attester qu'il les a commencées dans une euphorie véritable. Nos rencontres quasi-quotidiennes de Poitiers étaient finies, mais nos routes se croisaient. A Toulouse, où j'avais été muté avant son départ pour Grenoble, passait la grande voie des Alpes aux Pyrénées, qu'il prenait tous les ans, et plusieurs fois par an, pour se rendre à Monein, auprès de sa mère. A chaque voyage, j'avais sa visite et ses confidences. Il était un Recteur qui inspecte non seulement les établissements des centres importants, mais encore les collèges déshérités qui, de temps immémoriaux, ne recevaient pas de visites officielles ; il restait ému à la pensée d'un professeur méritant qu'on laissait vieillir dans un pauvre internat de montagne et qu'il put tirer à temps de l'obscurité. Et il était aussi évidemment un Recteur qui administre : qui avait des contacts avec les universitaires, mais encore avec des architectes, des médecins, des élus, des préfets, et qui, avec tous, savait trouver les mots qui éclairent, rassurent, persuadent et déterminent. A la veille de la guerre de 1939, l'Inspection générale unanime désignait l'Académie de Grenoble comme la plus heureuse, puiqu'elle était sans histoires à débrouiller.

Viennent, hélas ! Vichy et l'occupation. Les nouveaux maîtres ne s'accommodent pas d'un Recteur indépendant, qui du fait de sa réussite, ne leur laisse aucune prise contre lui. En 1941, il est muté, sans l'avoir demandé, à Montpellier. En 1943 il n'est pas encore touché par la grâce collaborationniste, et même il refuse de le feindre. C'en est trop ! Il doit comparaître devant le ministre à poigne du moment. A Paris, où je suis depuis déjà trois ans, j'ai pu l'assister dans cette circonstance où il donna toute la mesure de son caractère. Dès son arrivée, il m'avait prévenu : « Je suis convoqué par

Abel Bonnard... (Mouvement du sourcil). Je ne pense pas être appelé pour recevoir de l'avancement. De toute façon tu seras des premiers informés. Nous déjeunerons ensemble comme d'habitude. » L'entrevue ne se prolongea pas longtemps. A midi, nous étions installés, face à la Sorbonne, dans un restaurant qui depuis a laissé la place à une librairie. Voici dans ses articulations et ses mots essentiels, le récit de cette entrevue. « M. le Ministre m'a fait asseoir. Il m'a parlé gravement, longuement, de la France, de l'Europe et de leur avenir ; puis (jeu du sourcil) des imbéciles et des méchants qui ne comprennent pas, ne veulent pas comprendre... Il m'a regardé, je l'ai regardé... Du général il est passé au particulier : une campagne se développe pour suborner la jeunesse... ; des professeurs, des chefs d'établissement, la laissent se développer, parfois l'encouragent... Il m'a regardé, je l'ai regardé... Il a marqué de l'humeur, et soudain s'est écrié : Monsieur le Recteur, l'Académie de Montpellier est gaulliste ! Qu'en pensez-vous ?... Il me fallait répondre, c'est parti : Je pense que c'est le cas de toutes les Académies de France... Ah ! mon cher Lacoste, quelle bombe ! Le ministre se lève, éclate, fulmine et tonne... Finalement, il semble se radoucir et me regarde. Je le regarde aussi, sans parler, ayant tout dit... J'entends : Monsieur le Recteur, je ne vous retiens pas... Je suis sorti avec toute la dignité dont j'étais capable. » J'interroge : « Et la conclusion ? — Elle sera bientôt dans les journaux. Dès demain, je prépare mes paquets et un nouvel emploi du temps. A Monein aussi, je ferai deux parts de mon activité : conseil et soutien aux résistants, mes voisins ; et remise en chantier de mon ouvrage sur l'Espagne éclairée et le XVIII[e] siècle, que j'ai trop négligé. »

Un an après, c'est la Libération. Dès septembre 1944, le nouveau gouvernement l'appelle à Paris pour lui confier une des grandes Directions générales créées au ministère de l'Education nationale. Il ne s'attendait pas à mieux, mais à des tâches répondant davantage à ses goûts. Cependant, soucieux de ne pas paraître dans la posture de l'ambitieux déçu résolu à un chantage prochain, il accepte la charge offerte et se prépare à la bien remplir. En février 1946 seulement, il mettra le ministre en demeure de lui rendre le poste de Recteur de Montpellier. Quand je dois de nouveau me séparer de lui, je lui demande : « Est-ce qu'on ne t'oubliera pas là-bas ? — Il me semble que je travaille mal quand c'est à contre-cœur. »

L'oubli redouté ne se prolonge pas trop. Dans l'été 1947, le poste de Recteur de l'Académie de Paris est devenu vacant

par suite de la démission de M. Gustave Roussy, Marcel-Edmond Naegelen étant le Grand-Maître de l'Université du moment. Notre camarade a conté, au dernier Conseil d'administration de notre Amicale, comment il avait choisi Sarrailh pour succéder au recteur démissionnaire et comment le Conseil des ministres unanime avait ratifié son choix. Il faut dire ici que le ministre Naegelen s'est honoré lui-même en honorant un de ses camarades de Saint-Cloud et notre chère Ecole du même coup.

Paraît le décret du 20 août 1947. Jean Sarrailh est recteur de l'Académie de Paris, d'une part, et président du Conseil de l'Université, d'autre part. Il présidera le Conseil Supérieur de l'Education Nationale en l'absence du ministre. Il est au sommet de la hiérarchie universitaire, mais il a un dernier test à passer. Installé dans l'illustre Sorbonne où l'ont précédé tant de maîtres de la science et de la pédagogie, se montrera-t-il digne de son haut destin ? Sans jactance ni humilité, il se prête à toutes les épreuves : il reçoit, préside, arbitre, et ses avis et ses décisions font autorité. Il devient « bâtisseur », et son action se montre déterminante dans la lutte qui opposera longtemps l'université de Paris au « bastion de la Halle aux Vins », où s'élève maintenant une moderne Faculté des Sciences. Son audience ne cesse de grandir : en France, on le voit bien à l'accueil fait à ses discours frappés en médailles à chaque rentrée annuelle de l'Université de Paris ; et à l'étranger, dans les pays de tous les continents, où il porte haut le prestige de la pensée française.

Je n'exprime pas seulement la pensée d'un ami trop fidèle. Voici ce qu'un éminent académicien, qui le connaissait depuis Montpellier et l'occupation, écrivait au lendemain de la mort de Jean Sarrailh : « Quand on sait quel travail exige le rectorat de Paris, l'étendue et la diversité de ses tâches... on admire qu'il ait pu si longtemps (quatorze ans !) faire face avec succès à toutes ces obligations. On admire davantage encore qu'il n'ait, chemin faisant, recueilli que de l'estime, du respect, de l'amitié, de l'affection. » Me sera-t-il permis de compléter, et peut-être d'éclairer, un hommage juste dans tous ses termes ? Je l'ai dit, j'ai connu Jean Sarrailh pendant un grand demi-siècle, et souvent ma vie s'est déroulée à côté de la sienne ; je ne me trompe pas : s'il a constamment réussi dans les hautes fonctions qui lui ont été confiées, c'est qu'il ne s'est jamais laissé gâter par le succès et les honneurs, c'est qu'il est toujours resté fidèle à lui-même, à ses origines, à ses amis.

*
* *

Je l'ai vu pour la dernière fois le 20 décembre dernier, à l'hôpital de la Cité Universitaire, à la construction duquel il avait contribué. Il était veillé par son admirable compagne, sa collaboratrice : Mme Sarrailh (Maryam Sarrailh, comme ma femme et moi l'appelions déjà aux années heureuses de Poitiers). Il ne sentait pas sa mort prochaine ; mais sans doute commençait-il à s'inquiéter de l'ignorance dans laquelle on le laissait quant à la nature d'une maladie qui le privait cruellement de l'usage de ses doigts et de ses mains. Il gardait cependant toute sa lucidité et les prévenances de la parfaite, de l'incomparable amitié, celle qui cherche vos besoins au fond de votre cœur. Je voudrais dire à Maryam Sarrailh, qui désormais garde au cœur une blessure inguérissable, et à ses deux filles, Madeleine et Michèle, toujours si attentionnées pour les amis de leur père, que tous les Anciens de Saint-Cloud qui ont connu et aimé le Recteur Jean Sarrailh partagent respectueusement et affectueusement leur grande peine.

A. LACOSTE.

NOTE : Un groupe d'hispanistes français prépare l'édition d'un volume de **Mélanges** en hommage au Recteur Jean Sarrailh.

Pour tous renseignements concernant ce volume, s'adresser à notre camarade A. Mas, 47, rue de Rennes, à Nantes (Loire-Atlantique).

Raoul COMBES

(1883-1964)

Professeur à l'Ecole de 1937 à 1945

LE professeur Raoul Combes naquit à Castelfranc dans le Lot en 1883. Il avait vécu durant son enfance dans la région de Clermont (Oise) qu'il aimait particulièrement. Je lui avais promis de l'y conduire l'été prochain...

Il avait fait ses études de pharmacien à Paris à partir de 1900 et soutenu sa thèse de doctorat en 1910 sur les effets d'éclairements plus ou moins intenses sur les végétaux.

La même année (1910), il épousait la fille de l'illustre botaniste Gaston Bonnier.

Ses recherches s'étaient dès 1905 orientées vers les aspects chimiques de la physiologie végétale. Il devait ce goût pour la chimie des plantes au pharmacien de Clermont qui l'avait initié à la fois à la chimie analytique et à la flore de la région. Il garda pendant toute sa carrière le souci de mener de front l'observation morphologique et l'expérimentation chimique.

Ses principaux maîtres à l'Université furent Gaston Bonnier qui « eut pour lui les bontés d'un père » et Marin Molliard dont il fut le successeur. Après avoir été chargé des fonctions de préparateur de botanique à la Faculté des sciences de Paris en 1919, il devint en effet chargé des fonctions de maître de Conférences en 1920, professeur sans chaire en 1932, et professeur titulaire de la chaire de Physiologie végétale de la Sorbonne en 1937, poste qu'il conserva jusqu'à sa retraite en 1953.

Pendant quinze années il étudia le métabolisme des tissus anthocyaniques. La culture pure des plantes supérieures retint aussi son attention. Il consacra d'importants travaux à l'étude des phénomènes biochimiques qui accompagnent le jaunissement automnal des feuilles des arbres : transformation des glucides, évacuation massive des substances organiques azotées accompagnée de phénomènes de protéolyse remarquables. Etendant ces résultats, M. Combes donna le tableau maintenant classique du métabolisme azoté d'une plante ligneuse au cours d'un cycle complet de végétation.

L'action du milieu sur la morphologie et le métabolisme fit l'objet d'une importante série de travaux de M. Combes et de ses élèves : nutrition minérale, respiration ; métabolisme azoté et glucidique sont étudiés dans leurs relations avec la morphogenèse et en fonction du milieu, tout particulièrement du milieu aquatique.

Les effets observés sont considérables. Ainsi une accumulation énorme de nitrate s'observe sous l'eau ou aux faibles éclairements. Les Véroniques immergées dans une solution riche en sucre présentent les caractères structuraux de la plante cultivée dans l'air, ce qui conduit M. Combes à penser que le milieu aqueux pourrait orienter la morphogenèse en altérant le métabolisme dans un sens tel que la concentration cellulaire diminue.

A côté de ces importants résultats, il est nécessaire de mentionner également les recherches biochimiques sur la fleur. L'enrichissement de la fleur jeune en glucides et en azote, l'émigration azotée massive qui accompagne la fanaison sont des découvertes devenues des faits classiques.

J'ajouterai sans insister les travaux sur les réactions de la lignine, le rôle des hétérosides, l'immunité des végétaux vis-à-vis de leurs propres constituants, la biochimie du forçage, les recherches sur la conservation des fruits en atmosphère contrôlée, et même sur les affections typhoïdiques des chevaux.

Ces activités de laboratoire n'ont pas empêché M. Combes de publier de très utiles et très clairs ouvrages tels que l'histoire de la biologie végétale en France (1933), la vie de la cellule végétale (1933), la forme des végétaux et le milieu (1946), la physiologie végétale (1948, ouvrage traduit en japonais). L'ordre, la clarté de l'exposition, l'abondance de la documentation sont des qualités majeures de ces ouvrages, qualités qu'on retrouve dans les enseignements de M. Combes à la Sorbonne, à l'Ecole nationale d'horticulture de Versailles,

à l'Institut national d'agronomie coloniale et à l'Ecole normale supérieure de St-Cloud.

Si bon nombre de travaux de M. Combes et de ses élèves sont sortis du laboratoire de physiologie de la Faculté, on doit rappeler que la Station de Fontainebleau, créée par G. Bonnier, réunissait chaque été autour de M. Combes dans une atmosphère de travail paisible, un certain nombre de ses élèves et amis : Marie-Thérèse Gertrude, Teodoresco, Magrou, MM. Echevin, Jacquiot, Brunel et bien d'autres, en particulier de nombreux jeunes chercheurs.

M. Combes fut en outre chargé en 1943 par la Direction du C. N. R. S. de la création du laboratoire de Biologie de la Station du froid de Bellevue où il me désigna comme son adjoint puis comme son successeur.

A son activité de professeur et de directeur de laboratoire, M. Combes dut ajouter de 1943 à 1956 celle de directeur de l'Office de la recherche scientifique coloniale. Il se donna à cette tâche avec dévouement et enthousiasme. Il organisa en particulier des enseignements destinés à la formation de chercheurs. C'est aussi sous sa direction que furent créés l'Institut d'enseignement et de recherches d'Adiopodoumé (Côte d'Ivoire), l'Institut d'enseignement et de recherches tropicales de Bondy, ainsi que les Instituts français d'Océanie, du Cameroun, du Togo, de Madagascar, du Sénégal, etc.

Au cours d'une vie aussi remplie, M. Combes fut comblé d'honneurs : membre de l'Institut, de l'Académie d'agriculture de France et de l'Académie des sciences d'outre-mer, président dès sa fondation de la jeune Société française de physiologie végétale, lauréat de l'Institut et de diverses sociétés.

Depuis sa retraite, en 1953, il continuait à fréquenter régulièrement son laboratoire et y poursuivait des travaux, particulièrement sur les effets physiologiques du milieu aquatique. Il avait conservé une activité absolument normale jusqu'à Noël dernier, date à laquelle il fut contraint de rester à son domicile. L'affection dont il était atteint pouvait disparaître lentement, et tout donnait à penser à sa famille et à ses amis que sa force peu commune lui permettrait de surmonter en quelques mois cette grave atteinte. Lui-même surveillait attentivement, en biologiste, l'évolution de son mal. Quelques jours avant sa disparition, une amélioration sensible dont tous se réjouissaient avait été enregistrée, mais hélas, une défaillance cardiaque l'emporta en quelques heures à peine, le 27 février dernier.

Pour ceux qui l'ont connu, M. Combes a été, à bien des égards, un modèle dont ils conserveront pieusement la mémoire : chercheur enthousiaste, professeur émérite, homme simple dans sa vie de chaque jour, ordonné et méthodique, épris de justice, parfaitement loyal, fuyant les querelles partisanes, conseiller précieux pour les jeunes qui lui faisaient confiance.

Selon sa demande expresse, ses obsèques furent célébrées dans la plus stricte intimité. Elles eurent lieu le 29 février dernier, par un matin triste et pluvieux, en présence de sa famille et de quelques collègues et amis fidèles.

R. ULRICH.

(Allocution prononcée devant l'Académie d'Agriculture).

Léon LUTAUD

(1883-1964)

Professeur à l'Ecole de 1937 à 1956

LEON LUTAUD fut professeur de Géologie dans notre Ecole de 1937 à 1956. Il a laissé, à tous ceux qui l'y ont connu, un souvenir impérissable.

Léon Lutaud était né à Paris en 1883. Il fit des études secondaires classiques puis prépara une licence ès lettres, d'Histoire et Géographie, à laquelle il ajouta quelques années après une licence ès Sciences, de Sciences Naturelles, ayant trouvé sa voie dans la Géologie.. En 1924, il soutint une thèse de Doctorat consacrée à l'étude tectonique et morphologique de la Provence cristalline qui, ayant fait grand bruit à l'époque, est restée classique depuis. En 1926, il devenait professeur à la Sorbonne, titulaire de la chaire de Géographie physique de la Faculté des Sciences, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1955. En dehors de la Faculté, son enseignement fut très sollicité par différentes Ecoles : après avoir été, en début de carrière, chargé de l'enseignement pratique à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures en 1920-21, à l'Ecole nationale supérieure des Mines de Paris de 1919 à 1926, il fut par la suite professeur à l'Ecole normale supérieure de Sèvres de 1926 à 1932, à l'Ecole du Génie rural de 1945 à 1955. Mais, à côté de son enseignement de Sorbonne, nul ne lui tint plus à cœur que celui dont il fut chargé dans notre Ecole à partir de 1937 et qu'il assura jusqu'à sa retraite en 1956 ; il fit tout d'abord un cours complet de Géologie ; puis, notre Ecole ayant changé de statuts et ses élèves préparant la licence, il donna un enseignement complémentaire de celui dispensé à la Sorbonne

et dirigea la préparation des leçons de Géologie pour les élèves qui se présentaient aux différents et successifs certificats d'aptitude à l'Enseignement secondaire. On peut dire, car il le pensait ainsi, qu'il fut professeur à la Sorbonne et à Saint-Cloud.

Léon Lutaud consacra son activité scientifique à des travaux qui liaient entre elles ces deux disciplines alors séparées qu'étaient la Géographie et la Géologie ; nul plus que lui n'a prêché pour le rassemblement de ces deux sciences se révélant ainsi le précurseur d'une forme de pensée qui, quoique fort répandue aujourd'hui, n'a pas encore triomphé des structures administratives qui attribuent la Géographie physique aux Lettres et la Géologie aux Sciences. Aux géologues, il avait coutume de dire que l'histoire d'une région ne s'achevait pas avec le retrait de la mer qui fixe une limite à la méthode stratigraphique ; mais, qu'ensuite, l'analyse morphologique restait la seule méthode grâce à laquelle on puisse continuer l'histoire ; il en donna une magnifique illustration à propos du Bassin Parisien dont il retraça l'évolution morphologique au cours de l'ère tertiaire, d'une manière qui fait autorité depuis. Aux géographes, il rappelait que la Géologie était le fondement même de la Géographie physique : pour lui, la Morphologie n'était que le résultat de l'interaction des processus de Géologie dynamique et il fallait étudier la totalité de ceux-ci pour pouvoir comprendre le résultat. Aussi, avait-il obtenu que la chaire de Géographie physique qu'il occupait à la Sorbonne depuis 1926 devînt chaire de Géographie physique et Géologie dynamique en 1929 ; il faisait, pour la première fois en France, apparaître cette discipline dans les structures universitaires ; elle y a prospéré depuis.

Cette vision dynamique des choses l'amenait tout naturellement à placer les études géologiques dans une perspective historique, à situer chronologiquement ce qui, dans la formation d'une région, relève de disciplines séparées jusqu'alors, telle la Stratigraphie, la Tectonique, la Morphologie. On lui doit notamment d'avoir montré que, fréquemment, l'évolution tectonique et l'évolution morphologique vont de pair ; trop souvent, en effet, on se contentait alors d'envisager les effets de l'érosion sur une chaîne de montagne après que les structures de celle-ci fussent en place. Il montra magistralement, sur l'exemple de la Provence, que la tectonique pouvait se développer alors même que la région est la proie de l'érosion, en fonction de « facilités prétectoniques » liées à la morphologie acquise. Cette « tectogénèse » qu'il inaugurait en tant

que discipline est connue aujourd'hui sous le nom de « morphotectonique » ; il en est néanmoins le père.

Divers prix couronnèrent les travaux du savant, attribués par l'Institut (1925), la Société de Géographie (1926), la Société royale belge de Géographie (1947) dont il était d'ailleurs membre correspondant ; la Société géologique de France l'appela à sa présidence en 1933. Divers organismes s'attachèrent le Conseil du géologue : le Service de la Carte géologique de France où il était collaborateur principal depuis 1930, le Centre national de la Recherche scientifique où il fut président de la Commission d'Hydrologie, l'Union Géodésique et Géophysique internationale où il était vice-président de la section d'Hydrologie scientifique. Le Gouvernement confia diverses responsabilités à l'expert : au Ministère de l'Education Nationale, il était membre de la Commission des travaux historiques et scientifiques ; le Ministère de l'Hygiène l'avait désigné comme l'expert officiel pour l'étude géologique des projets d'adductions d'eau potable dans les départements de l'Eure, Eure-et-Loir, Seine-et-Oise, Seine-Inférieure, Var.

Si l'homme de sciences a laissé une profonde empreinte, le professeur a laissé un souvenir inoubliable à ceux qui ont eu le privilège d'être ses élèves, que ce soit à la Sorbonne devant de copieux amphithéâtres, ou dans notre Ecole devant les quelques favorisés que nous étions d'avoir pour nous seuls un tel Maître. C'était un orateur né, au maintien superbe, à la parole ample et sûre, au langage précis et raffiné, qui subjuguait son auditoire quelle que fût l'aridité des questions faisant l'objet du cours. Il avait ce don de faire vivre son exposé qui n'est dû qu'aux plus grands professeurs. Il était de ceux qui marquent à jamais leurs élèves et qu'on évoque plus tard comme une référence, comme « l'étalon-or » du professorat. C'est sur le terrain, lors des excursions géologiques qu'à l'époque, seul à la Sorbonne, il menait dans la France entière, que beaucoup découvrirent leur vocation en voyant, sous la parole du Maître, le paysage se recréer, prendre une logique, une richesse insoupçonnées et sortir du cadre étroit où l'enferme notre pauvre vocabulaire commun. Aucun de ceux qui eurent la faveur de suivre Léon Lutaud n'oublieront leur première excursion ; et beaucoup se rappelleront que, partis naturalistes le matin, ils revinrent géologues le soir.

Léon Lutaud était un honnête homme, au sens le plus beau du terme. Sa culture était raffinée et les arts, comme les lettres avaient ses faveurs ; ce n'était pas un homme limité par son métier. Sa rectitude morale était proverbiale, coulée dans des propos souvent caustiques à l'égard de ceux qui prenaient

trop d'accommodements avec les principes. Son courage était connu de tous ; par-delà les souvenirs de la première guerre où l'homme jeune s'illustra et de la seconde guerre où l'homme fait sut prendre des responsabilités parmi les plus graves, ceux qui l'ont approché de près savent avec quel courage de tous les instants il cachait les souffrances quotidiennes que de terribles névralgies lui imposèrent chaque fin d'après-midi, pendant près de trente ans. Diverses distinctions soulignèrent ses mérites : il était officier d'Académie, officier de l'Instruction publique, officier de la Légion d'Honneur.

Avec Léon Lutaud, disparaît une époque de ce que fut la géologie à la Sorbonne et dans notre Ecole ; de ce que fut aussi une certaine conception, la plus élevée, de l'Université.

J. AUBOUIN.

Henri YVON

(1873-1963)

Professeur à l'Ecole de 1922 à 1926

MONSIEUR Henri Yvon est mort à Dourdan le 27 novembre 1963. Il y avait pris sa retraite en 1935 après une longue et féconde carrière de professeur et de grammairien — « En dépit de quelques infirmités modérées, écrit son fils, professeur à la Faculté des sciences de Paris, mon père était resté égal à lui-même. La plume aussi nette, il correspondait avec des collègues grammairiens et il a rédigé ces dernières années des dépouillements sur le passé simple... Le dernier de ces travaux, retour au passé puisqu'il s'agit de la Chanson de Roland, est en cours d'impression à la Romania... Mon père a fait une mauvaise chute, peut-être à la suite d'une première faiblesse, en allant prêter un hebdomadaire à une voisine. Bien soigné à l'hôpital de Dourdan, où il connaissait tout le monde, il s'en remettait avec beaucoup d'allant, puis ses forces l'ont lâché en deux ou trois jours... Il avait rédigé lui-même une notice où je n'ai eu qu'une ligne à ajouter... »

On pourra lire ci-dessous ce document, émouvant dans sa sèche netteté. Il évoquera pour quelques promotions de nos camarades ce professeur de grammaire toujours si sobre dans sa tenue et dans ses propos, qui leur en imposait par une réserve un peu abrupte, une exacte politesse, un parfait mépris pour tout effet oratoire, et qui révéla à plusieurs d'entre nous une méthode d'investigation linguistique toute de patience et de probité intellectuelle. Celui des anciens de Saint-Cloud qui l'a le mieux connu, Roger Thabault, a bien voulu dans la

note brève qu'on trouvera ci-dessous, évoquer la figure de notre maître et lui adresser, en notre nom, le suprême adieu.

H. C.

Notice : Né à Paris le 10 juin 1873, élève du lycée Saint-Louis de 1882 à 1890 ; du lycée Henri-IV de 1890 à 1893 ; reçu au concours de l'Ecole en 1893 ; a fait son service militaire en 1893-94 ; agrégé de grammaire en 1897.

Professeur de Lettres au collège d'Abbeville du 1er octobre au 17 novembre 1897 ; professeur de seconde au lycée d'Angoulême du 18 novembre 1897 au 31 octobre 1903 ; professeur de 4e au lycée de Marseille du 1er novembre 1903 au 4 octobre 1907 ; professeur de 4e au lycée Lakanal du 5 octobre au 30 septembre 1912 ; professeur de 4e puis de 3e au lycée Henri-IV du 1er octobre 1912 au 31 juillet 1935.

Professeur de grammaire française à l'Ecole Normale Supérieure d'Instituteurs de Saint-Cloud 1922-1926 ; à l'Ecole Normale d'Institutrices de Fontenay 1926-1935 ; à l'Ecole de Préparation des Professeurs de Français à l'étranger à la Sorbonne 1922-1938.

A fait la guerre de 1914-1918 comme lieutenant puis capitaine d'infanterie territoriale ; chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1914-1918 ; officier des Palmes académiques ; est mort le 27 novembre 1963 dans la maison familiale où sa mère avait accueilli en 1912 et en 1913 Charles Péguy, pèlerin de Chartres.

Publications : articles de grammaire française, ancienne et moderne, et comptes rendus dans diverses revues, notamment « la Romania », « la Revue de Philologie française », « la Revue universitaire », « le Français moderne ».

Cours de grammaire française en collaboration avec M. Lanusse (librairie Belin).

Méthode et exercices de langue française, en collaboration avec M. Lanusse et R. Thabault (librairie Delagrave).

Cours de grammaire latine, en collaboration avec M. Bourgery (librairie Belin).

J'apprends avec beaucoup de peine la mort de M. Yvon.

Je l'avais tout d'abord connu un peu, très peu, par son enseignement à Saint-Cloud. J'avais suivi quelques-uns de ses cours alors que j'étais élève-inspecteur. Il y a de cela plus de quarante ans ! Et j'avais pu admirer la clarté, la concision, la sûreté de son enseignement, qui témoignait à la fois de la solidité, de l'étendue de son savoir, de l'originalité de sa réflexion, du sérieux avec lequel il préparait ses leçons. Il n'utilisait à Saint-Cloud ses connaissances de latiniste que lorsque c'était indispensable, et il le faisait alors avec une clarté telle que tout le monde comprenait, était conquis. J'ai le souvenir précis d'une leçon sur les déclinaisons dans les pronoms en français qui était un modèle du genre.

J'ai eu l'occasion de le mieux connaître deux ou trois ans plus tard lorsque je fus amené, par l'intervention de M.

l'Inspecteur général Fontaine, à prendre contact avec lui pour l'adaptation à l'Enseignement primaire du cours de grammaire Lanusse et Yvon, qui avait rencontré dans l'Enseignement secondaire un légitime succès. Je fus tout de suite conquis par sa simplicité, par la bonne grâce avec laquelle l'authentique savant qu'il était se rendait aux raisons du jeune inspecteur que j'étais chaque fois que cela ne touchait pas un point de grammaire. Je le vis alors assez souvent et toujours avec le même plaisir. Puis notre collaboration dut se faire par lettres quand je fus nommé au Maroc. Jamais au cours des quatre ou cinq années qu'elle dura, le moindre différend n'apparut entre nous. Il avait pris sa retraite et habitait Dourdan ; c'est de là qu'il venait me rejoindre lors de mes rares voyages à Paris. Nous déjeunions ensemble, le plus souvent près de l'Odéon, et je crois que nous éprouvions le même plaisir à nous retrouver. Notre correspondance demeura active après la parution des derniers de nos livres. Je sus le plaisir qu'il éprouvait à vivre à Dourdan, en des lieux où les siens avaient vécu. Il continuait à s'occuper de grammaire, mais s'intéressait aussi à son jardin, à ses arbres, à ses fleurs. Je sus la grande douleur qu'il éprouva lors de la mort de Mme Yvon et le secours qu'il trouva dans l'affection de son fils.

Puis la guerre vint, et ses bouleversements. Il ne m'écrivit plus. Et je me reproche aujourd'hui amèrement de n'avoir point cherché à reprendre contact avec lui. Un grand professeur, un authentique savant d'une exquise simplicité, d'un désintéressement total, nous a quittés. Il fut un de ceux qui eurent dans sa génération le plus d'action pour créer un enseignement de la langue française considérée en elle-même et pour elle-même. Il mérite de la part de tous ceux qui ont suivi ses cours un souvenir reconnaissant et de la part de tous ceux qui l'ont approché une pensée sincèrement émue.

Roger THABAULT.

Maurice KUHN

(1877-1963)
Promotion 1895 (Lettres)

UN de nos plus vieux camarades, Maurice Kuhn, nous a quitté cette année. Né à Montreuil (Seine) en 1877, il a été élève de l'école communale, puis du Lycée Charlemagne et du Lycée Lakanal, où il fut le condisciple de Charles Péguy. Il entre ensuite au Collège, aujourd'hui Lycée Chaptal, pour s'y préparer au concours d'entrée de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud. Il y est reçu second en 1895 dans la même promotion qu'Henri Gourdon, avec qui, comme avec Péguy, il reste lié, jusqu'à la mort de ces deux camarades, par une très fidèle et très grande amitié. Après son service militaire, il obtient une bourse de séjour à l'étranger, pour l'Angleterre, d'abord, pour les Etats-Unis d'Amérique, ensuite, où il suit les cours de l'Université de Harvard. A son retour, il passe avec succès les deux certificats pour l'enseignement de l'anglais dans les Ecoles normales et dans les Lycées. En 1901, il devient maître interne à l'Ecole normale d'Auteuil, dont le directeur, M. Devinat, l'intéresse à la revue de l'Ecole nouvelle. En 1903, il est nommé professeur d'anglais à Chaptal. En 1906, sous l'égide de la Mission laïque, où il a succédé à Henri Gourdon comme secrétaire général, il est détaché à Salonique pour y fonder le Lycée français. Rentré en France en 1910 il est nommé professeur d'anglais à l'Ecole supérieure des P. T. T. En 1913, il prend le poste de professeur de lettres à l'Ecole normale d'Auteuil. En 1917, après trois années de guerre, passées au 33e territorial, il reprend son enseignement à l'Ecole normale d'Au-

teuil et à l'Ecole supérieure des P. T. T. En 1924, il revient à l'enseignement de l'anglais, mais, cette fois, à l'E. P. S., aujourd'hui Lycée J.-B. Say. Il y reste jusqu'à sa retraite, en 1932, continuant cependant, jusqu'en 1940, à enseigner l'anglais à l'Ecole supérieure des P. T. T.

A ces tâches d'enseignement viennent évidemment s'ajouter un très grand nombre d'activités diverses toutes consacrées à son métier. C'est ainsi qu'il a publié d'excellents manuels d'anglais, grammaire, recueil de poésie, histoire littéraire, et qu'il a collaboré à de nombreux journaux pédagogiques, notamment au Journal des Instituteurs dont il était l'un des directeurs.

C'est là une longue carrière vouée tout entière à l'enseignement de l'anglais et à l'enseignement primaire, carrière extrêmement bien remplie, très active et surtout très efficace.

On peut dire, en effet, que Maurice Kuhn fut un de ceux qui ont contribué à la rénovation de l'enseignement des langues vivantes et je tiens à en apporter le témoignage infiniment reconnaissant. En 1902, j'étais élève à Chaptal et je venais d'entrer en philosophie. J'avais donc étudié l'anglais pendant six ans, mais j'en savais vraiment fort peu. Et je crois pouvoir dire, aujourd'hui, que la cause de cette déficience était l'emploi de méthodes d'enseignement des langues vivantes trop directement inspirées de celles de l'enseignement des langues mortes. Le fait indéniable alors était que je ne savais presque rien de la langue que j'avais étudiée. J'entre donc en philosophie, où nous avions la chance, — oh ! temps heureux ! — d'avoir quatre heures hebdomadaires d'enseignement pour chaque langue vivante, et voilà que je me trouve en face d'un jeune professeur, athlétique, souriant, extrêmement dévoué et particulièrement efficace. En un an il m'a tout appris de l'anglais. Si à travers toutes mes années de professorat je l'évoque tel qu'il fut alors pour moi pendant ces heures de classe si agréables et si parfaitement valables, je puis, sans exagération aucune, affirmer qu'il était un merveilleux professeur dont on sentait qu'il aimait tellement et ses élèves et son métier.

Sa vieillesse fut hélas, douloureusement attristée et sa santé fut ébranlée par la mort brutale et prématurée de son petit-fils adoptif. En 1957 il se retira, avec Mme Kuhn, dans une charmante maison qu'ils avaient à Vézelay. C'est là qu'il passa les six dernières années de sa vie.

Je l'avais revu plusieurs fois avant son départ de Paris. Il avait alors plus de quatre-vingts ans. Ce fut une grande

joie pour moi de retrouver le même homme aimable, pondéré, lucide. Il donnait toujours la même impression de solidité humaine, de maîtrise de soi, celle du bon ouvrier qui, d'un bout à l'autre de sa vie professionnelle a pensé et dominé son métier. Des hommes comme lui font honneur à l'Université française. Ils font honneur aussi, j'ai le devoir de le dire, à notre maison qu'il aimait tant.

En mon nom personnel, au nom de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, je rends à sa mémoire l'hommage de nos sentiments émus et de notre très affecteux souvenir.

René VETTIER.

Louis PASTOURIAUX

(1875-1964)

Promotion 1896-1898 (Sciences)

UN de nos grands anciens vient de disparaître. Retiré depuis quelques années dans son village de La Loge (Jura), notre camarade Pastouriaux a terminé ses jours dans sa maison natale, le 10 février 1964. Ses enfants, ses proches l'ont accompagné à sa dernière demeure le 12 février et, selon sa volonté, aucun discours n'a été prononcé.

De nombreuses promotions de Cloutiers ont connu M. Pastouriaux, préparateur, interrogateur de mathématiques et de sciences, puis professeur d'électricité et de travaux manuels à l'Ecole. Ses élèves, ses amis, savent bien qu'il n'aurait pas toléré d'autres appréciations sur son tempérament, son enseignement, sa carrière, que celles qui peuvent se lire entre les lignes de la courte notice qu'il avait rédigée pour l'annuaire de notre Amicale.

Peut-être aurait-il permis, pour que soit affirmée une fois encore sa doctrine de l'effort solitaire, que l'on rappelle qu'il fut reçu avec le N° 1 à l'agrégation de Physique, en 1906, et qu'il ouvrit ainsi, le premier, les portes de ce concours aux élèves de l'Ecole ?

R. CLUZEL.

PASTOURIAUX, Louis, né le 6 juin 1875 à La Loge (Jura). Ecole normale de Lons-le-Saunier. Instituteur à Sellières, Jura 1894-95. Délégué à l'Ecole normale de Lons-le-Saunier 1895. Elève à Saint-Cloud, sciences 1896-98. Professorat sciences et C. A. travail manuel 1898. Maître interne à l'Ecole normale d'Auteuil 1898. Préparateur à Saint-Cloud 1900. Licencié : physique 1902 et mathématiques 1903. Détaché à l'Ecole d'Arts et Métiers de Lille 1903-04. Préparateur et directeur des travaux manuels à Saint-Cloud 1904. Agrégé de physique 1906. Professeur à J.-B. Say 1907. Professeur d'électricité industrielle à Saint-Cloud 1909. Professeur collège Chaptal 1919. Inspecteur général de l'enseignement technique 1929. Inspecteur général honoraire 1942.

Emile-Albert SOTTEAU

(1880-1963)

Promotion 1901 (Lettres)

LE 15 mai 1963, Albert Sotteau s'est éteint à Lyon, après une longue existence de travail vouée tout ensemble à l'étude et à la famille.

Né près de Chartres, à Lèves, le 17 novembre 1880, d'un père jardinier et d'une mère couturière, il fit ses études à Illiers (le Combray de Marcel Proust), puis à l'Ecole normale de Chartres, puis à l'Ecole normale de Beauvais (4e année), puis à Saint-Cloud dont il sortit avec le professorat des Lettres.

Professeur à l'Ecole normale de Beauvais, de 1903 à 1919, il s'unit, en 1905, à une jeune fille de cette ville, en qui je salue l'épouse parfaite qu'elle a été, la mère admirable qu'elle est toujours. Nommé à Lyon en 1919, il y acheva sa carrière en 1941.

Très érudit, d'une curiosité inlassable, il poursuivit à l'Université de Lyon, jusqu'à sa mort, l'étude des langues slaves : il devait accéder, en particulier, à la licence de russe.

Il fut, tout au long de sa retraite, professeur d'espagnol à la Société d'enseignement professionnel du Rhône et professeur de russe à l'Université populaire de Villeurbanne.

Ayant élevé quatre enfants (dont trois sont entrés dans l'enseignement), il fut un père exemplaire, consacrant à sa famille et à son ménage, tous les loisirs que lui laissaient son travail de professeur et ses études.

Tel il était en 1919 lorsque je le connus à Lyon, professeur

de géographie dans la 4e année lyonnaise, tel il était resté, à peine marqué par l'âge, quand je le revis trente ans plus tard : modeste, fin, silhouette mince, un peu penchée, voix faible, volontiers moqueuse.

Louis Réty, notre camarade, fit partie, en compagnie d'Albert Sotteau, d'une mission de professeurs qui, pendant deux mois, à Brasov, au cours de l'été 1937, enseigna la langue française à des étudiants roumains. Il me disait récemment qu'Albert Sotteau, dès son arrivée, étudia la langue roumaine et que très vite, il y fit d'étonnants progrès. Il fut, en raison de sa gentillesse et de son esprit, l'un des Français les plus entourés.

Il a donné à ses élèves l'exemple de sa tenue, de sa haute valeur morale, de sa loyauté, de sa simplicité, d'une curiosité que n'ont pu vaincre les années, de ses vertus familiales.

Il était à sa mort, officier des Palmes académiques.

Il repose dans son pays natal, à Lèves. Sa mémoire restera chère à tous ceux qui l'ont connu.

Emile CHANEL.

Emile BUGNON

(1880-1963)

Promotion 1902 (Lettres)

UN homme meurt, le 27 août 1963, discrètement, à Villefranche-sur-Mer, après une longue vie et selon le commun destin. Il avait quatre-vingt-trois ans. Il laisse quatre enfants, des petits-enfants. Mais quel homme était-ce que cet homme, qu'« on ne verra deux fois ? »

Il était né le 15 mars 1880 à Grand-Charmont, dans le Doubs. Il fut élève de l'Ecole normale de Besançon, de 1895 à 1898, puis instituteur à l'Isle-sur-Doubs en 1898, étudiant à la Faculté des Lettres de Besançon en 1901 et admis à l'Ecole de Saint-Cloud en 1902. Professeur à l'Ecole primaire supérieure de Besançon en 1904, et à l'Ecole normale de la même ville en 1907, il est reçu au C. A. à l'Inspection primaire en 1908, nommé inspecteur primaire à Saint-Mihiel en 1909, mobilisé en 1914, réformé en 1917. Il sera un moment directeur de l'Ecole normale de Lons-le-Saunier... Début de carrière fort rempli et fort brillant, mais, au bout du compte, jusque-là rien que d'assez banal. Entre temps son frère cadet, Pierre, lui avait succédé à Saint-Cloud à quelques années d'intervalle (1907) mais en Sciences. Il finira une brillante carrière comme doyen de la Faculté des Sciences de Dijon. Mais la carrière d'Emile Bugnon devait être tout aussi remarquable et plus originale.

En février 1917, il est chargé à la Préfecture de Bar-le-Duc du contrôle du ravitaillement. Il retrouve ce département, qu'il connaît bien, « coupé par la ligne de feu », misérable, démoralisé par le mercantilisme et il forme l'idée de « contribuer à

la rénovation française » par l'organisation coopérative des consommateurs. Dans un ouvrage étonnant de lucidité et de verve contenue (La coopération meusienne), il racontera, en 1959, les modestes débuts de l'entreprise, les démarches infinies, les tâtonnements et les erreurs, les appuis qu'il a su rassembler autour de son effort, l'enthousiasme qu'il fait lever peu à peu en ce prosaïque et difficile Pays de Meuse, individualiste et défiant, les premiers progrès, et enfin le départ vers un faisceau de réalisations incroyables.

« La rareté des marchandises et leur rationnement engendrèrent une vague de spéculation et de mercantilisme contre laquelle il entreprit de lutter.

Mais il comprit rapidement, au travers d'expériences personnelles antérieures, que le sort des consommateurs dépendait plus d'eux-mêmes que des Pouvoirs publics. Il convenait donc de les organiser pour leur faire prendre en main leur propre défense.

Au lendemain de l'armistice de 1918, il tint à consolider le timide mais très attractif « Groupement d'Achats en Commun des Fonctionnaires » qu'il transforma en véritable coopérative, à laquelle les consommateurs meusiens de tous les milieux adhérèrent en masse.

C'est ainsi que la « Coopérative départementale de la Meuse » contribua grandement à la résurrection des communes dévastées ou libérées par la défaite allemande.

En 1922, la Coopérative meusienne était suffisamment puissante pour servir de pivot à la concentration des principales sociétés de la région dans une nouvelle société qui prit le titre de l'une d'elles : « Union des Coopérateurs de Lorraine ».

Il savait que pour devenir coopérateurs et pour le rester, les hommes et les femmes ont besoin d'être informés. Educateur né, il fut le premier propagandiste de la Coopération en Lorraine.

Ce souci d'information et d'éducation poussa tout naturellement Emile Bugnon à le faire rayonner parmi les enfants des écoles primaires, comme parmi les étudiants de l'Université.

C'est lui qui fut le créateur et l'animateur pendant de longues années de l'Office central de la Coopération à l'Ecole dont on connaît la remarquable et de plus en plus vivante activité.

C'est lui qui institua les cours de Coopération dans les Facultés de Droit et des Sciences Economiques, comme dans les Ecoles normales, cours sanctionnés par les voyages d'étude des boursiers de la Coopération.

C'est lui qui, en 1924, à l'Académie de Nancy, eut l'idée du premier Office régional de cinéma éducateur.

Son tempérament créateur se manifesta de bien d'autres façons.

Il fut un des promoteurs de la Cité universitaire de Nancy, un des pionniers de la Coopération agricole de la Meuse dans la branche laiterie et un des pionniers des coopératives de construction d'habitations populaires. » (L. Colin).

La seule Coopérative départementale de la Meuse, qui avait débuté en 1917 dans une cave, prêtée par une directrice d'école en retraite, avec dix cotisations de 25 F, parmi le scepticisme général, était devenue, quarante ans plus tard, un vigoureux organisme dont l'importance commerciale ne le cédait pas à l'efficacité éducative.

« Au 31 décembre 1958, écrit E. Bugnon à la fin de son ouvrage, elle compte :

377 000 sociétaires
1 124 magasins
4 000 employés et gérants.

Ses moyens financiers sont assurés :

par les sociétaires en parts sociales	645 millions
par les sociétaires en prêts divers	1 233 millions
par les réserves	2 800 millions
Ses ventes 1958 se sont élevées à	32 milliards
Ses impôts ont atteint	3 700 millions
Ses versements aux œuvres de solidarité	20 millions
Ses intérêts et ristournes aux sociétaires	940 millions

600 sections de sociétaires, avec des réunions pour informations, examen des résultats et élections des

Administrateurs ont rassemblé en 1958, 80 000 participants.

Le journal, « Le Coopérateur de France », édition de Lorraine, a 200 000 abonnés.

Si l'on ajoutait ce qui, en quarante ans, a été distribué aux sociétaires sous forme d'intérêts, de ristournes et d'allocations de solidarité, à ce qui a été mis en réserves et en amortissements, et que l'on puisse convertir en francs d'aujourd'hui, on obtiendrait quelques dizaines de milliards.

On chiffrerait ainsi, ce qui, commercialement, aurait enrichi quelques-uns, et qui, coopérativement, est revenu, d'une part à chacun des consommateurs pour augmenter leur pouvoir d'achat ; de l'autre, à tous, pour servir à la modernisation de leurs entrepôts, de leurs magasins, de leur matériel et de tous leurs moyens de travail...

Et ce qui est plus appréciable encore, les coopérateurs ont appris, en une génération, à diriger une grande affaire, à connaître les lois de la vie économique, à les mettre au service de la vraie démocratie, de celle qui est faite par le peuple et pour le peuple, dans un esprit de justice et de solidarité. »

« Officier de la Légion d'Honneur, Président du Conseil de Surveillance de l'Union des Coopérateurs de Lorraine, Membre du Comité national de la Coopération française, Président d'honneur de l'Office régional d'enseignement cinématographique, Président d'honneur de la Cité universitaire de Nancy, Fondateur, à Bar-le-Duc, de la Coopérative départementale, Fondateur, à Paris, de l'Office central de la Coopération de l'Ecole, Ancien Administrateur de la Fédération nationale des Coopératives, Inspecteur primaire et délégué cantonal honoraire, Ancien Secrétaire général de l'Office départemental des Pupilles de la Nation de la Meuse, Membre du Conseil supérieur des Pupilles de la Nation, Président d'honneur des Amis de l'Ecole publique de la Meuse, Président d'honneur de la Fédération départementale de la Meuse des Œuvres Laïques », tels étaient les principaux titres d'Emile Bugnon, au moment où, sa gerbe liée, il allait descendre dans le sein de sa terre jurassienne à Héricourt (Haute-Saône).

« Ce sont les faits qui louent » ; et ce bilan remarquable révèle à lui seul un homme exceptionnel. On voudrait en savoir davantage sur la personnalité de son auteur. Faute de

l'avoir personnellement connu, nous recourrons à quelques témoignages.

> « Il eut l'audace, m'écrit notre camarade Jean Blanchard, de quitter son métier d'I. P. pour aller jusqu'au bout de son idéalisme, fondant dans l'Est de la France un mouvement coopératif qui fonctionne toujours. Quitter l'enseignement et sa médiocre sécurité pour se lancer dans l'épicerie, c'était à l'époque fait rare et ce fut, je crois, un scandale. »

Mais seul un juste pouvait susciter un pareil scandale, dont on mesurera toute la portée héroïque si l'on se souvient qu'E. Bugnon venait d'être réformé et qu'il avait la charge de quatre enfants en bas âge. En congé de non-activité peu après 1919, il tenta donc une énorme aventure et s'il la réussit, on devine que ce fut au prix d'une foi opiniâtre, d'incroyables efforts et d'un sens exceptionnel de l'organisation.

> « Un jour je vois apparaître un homme au petit chapeau batailleur, à la barbe vengeresse, qui me dit (je vous traduis un peu librement ses paroles) : « J'arrive de Bar-le-Duc, de la Meuse, et je viens vous avertir que nous allons transformer la Coopération française : nous allons faire une grande chose ». Je l'ai regardé avec un peu d'inquiétude ; je me suis dit : « Est-ce un homme sérieux ». Je l'ai fait asseoir, puis je l'ai écouté, et j'ai vu que ce Franc-Comtois, qui était venu dans la Lorraine, avait une foi un peu imaginative, mais une foi vigoureuse, dans ce principe qui est notre raison d'être, la Coopération... » (Témoignage d'Ernest Poisson, secrétaire général de la Confédération nationale des Coopératives.)

Mais c'est E. Bugnon lui-même qui nous donne sur lui-même le témoignage le plus touchant :

> « J'étais protestant, et depuis ma quinzième année je ne vivais plus qu'avec le secours des vertus laïques », écrit-il avec une modeste ironie.

Mais ces sources d'inspiration et le fondement d'aussi solides vertus, nous en avons trouvé le témoignage émouvant dans une page de son livre, où E. Bugnon relate le discours

qu'il prononça à Bar-le-Duc, le 15 août 1918, au cours d'une conférence décisive que présidaient, collectivement, le Préfet, l'Evêque et le Président de la Chambre de Commerce.

« Ma péroraison portait les raisons personnelles profondes de mon action : une raison d'enfant et une raison de soldat.

La première me vient de mon premier maître : un instituteur remarquable qui a formé tous les enfants d'un village, autant au milieu des champs, parmi le travail en action, qu'entre les murs de l'école, qui nous a appris la valeur de l'association, par une générosité personnelle inépuisable.

Lorsque, après mon succès au certificat d'études, ma mère vint le remercier, lui apportant pour prix de ses nombreuses leçons particulières, une modeste pièce de 10 F, il répondit : « Gardez votre pièce, je n'ai pas travaillé pour de l'or : votre fils fera plus tard, pour d'autres, ce que j'ai fait pour lui ».

C'est animé par cet exemple, que mon frère a pu créer à Montbéliard, Héricourt et Belfort, un puissant et utile syndicat de producteurs agricoles avec une coopérative laitière ; c'est pour obéir à la même volonté d'un maître vénéré que je crée la puissante et utile Coopérative départementale de la Meuse.

Une autre raison, et qui vient de vous, une raison de soldat, combattant dans la Meuse.

Pendant une nuit de février 1915, dans une cave du village de Dieppe, devant Verdun, où nous nous étions réfugiés pour échapper au bombardement qui s'éternisait, couché sur le sol, n'ayant pas eu la précaution d'apporter mes couvertures, je frissonnais. Mon voisin, un vigneron des Côtes, père de six enfants, auquel j'avais eu l'occasion de rendre un léger service quelques jours auparavant, me dit : « Tu grelottes, l'Inspecteur, tiens réchauffe-toi », et il me jeta sa couverture sur le dos, en murmurant : « Je me repens », puis il alla sur la porte de la cave regarder tomber les obus.

C'était un père famille dont j'avais dû, au cours de nos déplorables luttes scolaires, il y a une dizaine d'années, exclure les enfants de l'école, et qui en représailles, avait failli m'assommer dans une manifestation.

Notre commune misère et notre naturelle entraide de soldats, lui avait arraché un mot et un geste de repentir.

Permettez-moi de vous demander à tous de considérer ce vigneron, votre concitoyen, comme un symbole, d'imiter son repentir de nos luttes passées, causes de nos faiblesses nationales, et de faire que ce repentir soit, comme le sien, immédiatement actif. Jetez votre couverture, jetez toutes vos couvertures sur les misères de cette effroyable guerre, « sur la grande pitié qu'il y a au royaume de France », disait Jeanne d'Arc, et non comme le pharisien, pour les détourner de votre vue, mais pour les soulager.

Que le berceau de la Coopérative départementale se couvre de billets de banque et que sa naissance soit entourée de la collaboration affectueuse de tous. »

Page admirable, qui révèle, avec la flamme intérieure qui portait notre aîné, le secret de sa réussite.

« Qu'un homme fasse son œuvre, écrit quelque part Carlyle ; mais ce qu'a valu son œuvre, ce n'est pas lui qui doit le dire ». L'œuvre d'E. Bugnon est faite, sa longue et féconde existence est accomplie. Mais son œuvre est là, qui continue à témoigner pour lui.

H. CANAC.

Gaston DEROME

(1886-1962)

Promotion 1907 (Sciences)

NÉ à Hautes-Rivières (Ardennes), le 11 août 1886, fils d'artisan, il entra de bonne heure à l'Ecole normale des Ardennes, fit une quatrième année à Nancy et entra à Saint-Cloud en 1907.

Revenu dans son département en 1911 comme professeur à l'E. P. S. de Mézières, il y fut surpris, comme tous ceux de notre génération, par la mobilisation de 1914. Il termina la guerre comme lieutenant-gestionnaire d'une ambulance et regagna son poste de Mézières où il resta jusqu'en 1921.

Nommé directeur d'E. P. S. à Lillers (1921-1926), puis à Châlon-sur-Saône (1926-1934), à Aix-en-Provence (1934-1935) et enfin à Nemours (Seine-et-Marne) où il prit sa retraite en 1948 et se retira à Nice où il mourut le 12 octobre 1962.

Nous nous sommes perdus de vue pendant près d'un demi-siècle pour nous retrouver à Nice vers 1959. A partir de cette date, nous avons entretenu une correspondance suivie et nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, non sans évoquer nos deux bonnes années vécues à Saint-Cloud. J'allai notamment dans sa dernière résidence de Nice, tout au haut de l'avenue Henri-Barbusse où l'air pur, le calme et le parfum de ses fleurs lui étaient très doux.

Loin de la foule habituelle de l'avenue de la Victoire, choyé par son épouse, (Ardennoise comme lui et ex-Fontenaysienne), il menait une vie paisible tout entière consacrée à son unique

passion, l'Histoire, l'Histoire ancienne surtout et l'archéologie, se documentant aux archives municipales et départementales. Il avait spécialement étudié les églises cisterciennes de Provence, notamment le Thoronet, Silvacane, et Sénanque dont il tira une brochure très documentée. A différentes reprises, l'historiographe de la ville de Nice, M. Cappati, rendit hommage à ses travaux, et les villages de Cabris et d'Ascros firent paraître des articles très élogieux sur celui qui avait étudié leur histoire dans des monographies malheureusement inédites.

Il consacrait donc tous ses loisirs à l'étude de l'Histoire et son érudition s'étendait non seulement à celle de la France, mais aussi à celle de l'empire romain.

Déjà souffrant, il n'avait pas hésité à passer un mois en Sicile il y a deux ans, pour compléter ses connaissances sur l'archéologie de ce pays.

Sans qu'il y prît garde, son travail intense altéra sa santé : durant de longs mois une fièvre presque quotidienne le minait, Mme Derôme s'en inquiétait, d'autant plus qu'analyses, radios, auscultations de divers docteurs n'avaient pu déceler la cause de cet état fébrile.

Je l'ai revu à Nice pour la dernière fois le 23 août 1962. Je l'avais trouvé certes amaigri et le teint bilieux, mais toujours confiant en la vie et me promettant une visite à Lyon lorsqu'il irait à Paris chez l'un de ses fils.

Malheureusement, le 10 octobre suivant, lors d'une réunion familiale, entouré de ses enfants et petits-enfants, il fut terrassé par une hémorragie cérébrale qui l'emporta en vingt-quatre heures.

Travailleur infatigable, passionné de l'étude, d'une modestie exemplaire, bon époux et bon père de famille, Derôme fut pour tous ceux qui l'ont connu, le Cloutier digne de notre grande Ecole.

A sa veuve, à ses enfants et petits-enfants, nous adressons nos bien sincères condoléances.

F. BURTHIAULT.

Gabriel BRUNET

(1889-1964)

Promotion 1908 (Lettres)

« LE MONDE » du 10 avril 1964, nous a apporté la nouvelle de la mort de notre camarade, par l'entrefilet reproduit ci-dessous :

« On apprend la mort de M. Gabriel Brunet, membre du Comité du Syndicat des critiques littéraires.

Né le 2 septembre 1894, à Saint-Julien-le-Châtel (Creuse), il se consacra à la littérature, après des études faites à l'Ecole normale de Saint-Cloud et à la Faculté des Lettres de Paris. Il tint notamment une chronique au « Mercure de France » jusqu'en 1939. Il a publié deux romans : « Une femme se cherche », « Etoile du matin » ; deux volumes d'études littéraires : « Evocations littéraires » et « Ombres vivantes ». Il obtint le grand prix de la critique littéraire.

M. Gabriel Brunet était officier de la Légion d'Honneur. »

Gabriel Brunet était le frère cadet de notre camarade Maurice Brunet, décédé en 1962. Sorti de l'Ecole en 1910, il avait effectué aussitôt après son service militaire et avait été nommé à l'Ecole normale de Caen en 1912. Ses services de guerre lui avaient valu la Croix de Guerre et la Médaille militaire. Il exerça à l'Ecole normale de Versailles de 1921 à 1924 et fut alors nommé à l'Ecole normale d'Auteuil, où devait se dérouler l'essentiel de sa carrière. Il s'était toujours montré très discrètement fidèle à l'Ecole, qu'il honorait par la distinction de ses services universitaires et par le renom de son œuvre littéraire.

H. C.

Guillaume LE BERRE

(1892-1963)

Promotion 1912 (Lettres)

GUILLAUME LE BERRE naquit à Ploërmel (Morbihan), le 13 janvier 1892. Il entra à l'Ecole normale de Quimper en 1908, accomplit une quatrième année à Caen en 1911-1912 en vue de préparer Saint-Cloud où il fut reçu en 1912. A peine admis au professorat, il fut mobilisé, combattit de 1914 à 1917, fut réformé en 1917 pour blessure de guerre. Professeur de lettres aux Ecoles normales de Quimper (1917-19) et de Saint-Brieuc (1919-1922), il obtint le C. A. à l'Inspection primaire en 1921, et fut nommé en 1922, inspecteur primaire à Lannion où il exerça durant sept ans. Ce parfait Breton quitta alors sa province natale pour aller diriger l'Ecole primaire supérieure de Tizi-Ouzou, où il demeura de 1929 à 1937. Il acheva sa laborieuse carrière comme inspecteur primaire à Rodez (1937-1948), prit sa retraite à cinquante-six ans en raison d'un état de santé devenu précaire ; et, lorsque Mme Le Berre, institutrice, put faire valoir à son tour ses droits à la retraite, notre camarade et son épouse se retirèrent à La Rochelle auprès de la plus jeune de leurs deux filles. Il y mena une vie volontairement retirée, remplie seulement par les simples joies familiales et par une activité intellectuelle qui se ne démentit point. Il mourut discrètement et fut enterré sans faste, selon sa volonté. Il avait obtenu la Croix de Guerre, puis avait été fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

Voilà donc tout ce qui reste d'un homme, lorsque, son destin accompli, vient l'heure du bilan : de fermes vertus et de longs labeurs, sur le trajet d'une vie marquée dès la vingtième année du signe funeste de la guerre et de ses blessures.

Mme Le Berre a bien voulu nous communiquer quelques té-

moignages qui nous permettent de préciser un peu le souvenir de notre camarade et de l'imaginer tout particulièrement au point culminant de sa carrière : dans l'exercice de ses fonctions d'Inspecteur primaire.

« Dans la circonscription de Rodez, il fut pour les instituteurs, pendant onze ans, un guide éclairé, un chef juste et bienveillant... Son abord froid, sec, quelquefois abrupt, était la manifestation d'une timidité foncière et cachait une sensibilité riche et délicate... Sa rigidité extérieure n'était autre chose que le signe d'une rectitude scrupuleuse dont l'intransigeance est au fond la marque la plus sûre de la parfaite honnêteté. » (Bulletin départemental de l'Aveyron, 1949.)

Témoignage d'un collègue, lors de la remise des insignes de la Légion d'Honneur. Mais d'autres témoignages le corroborent qui viennent des instituteurs qui ont travaillé sous son autorité. Ils font apparaître l'image d'un chef intègre, droit, méthodique et poussant la conscience professionnelle jusqu'au détail, se livrant peu et sans complaisance, mais intervenant discrètement chaque fois que l'un de ses administrés se trouvait en difficulté. « Vous êtes, lui disait l'un d'eux en 1949, celui qui avez su le mieux concilier les exigences du régime en vigueur pendant la guerre et l'esprit de résistance gonflant le cœur de chacun. Au cours de cette période, aucun de vos actes ne vous a été à charge et nombreux étaient ceux qui connaissaient vos sentiments intimes, vos paroles ou vos actes les ayant révélés à maintes reprises. Vous avez su trouver les bonnes réponses aux divers questionnaires que vous avez reçus et les plus embarrassants n'étaient pas toujours ceux de l'administration. Vous avez conseillé à bon escient et vous avez été pour beaucoup un réconfort parmi les circulaires et les décisions qui troublaient le sens de l'honneur et du devoir. »

Une vie privée parfaitement digne, un lourd tribut payé à la patrie, une carrière exemplaire de chef, digne et solide, indiquant discrètement à ses subordonnés la voie du devoir professionnel et de l'honneur : telle apparaît, vue du dehors, la destinée de notre camarade. Mais une telle continuité dans le devoir se fonde nécessairement sur la richesse de la vie intérieure et sur cette consistance intime qui fait toute la valeur d'un homme.

Des hommes comme Guillaume Le Berre honorent ce vieux Saint-Cloud, qui l'avait aidé à se former ; et il est juste que le témoignage en soit donné ici, afin que son souvenir soit maintenu vivant en nous et échappe encore un temps au Grand Oubli.

H. CANAC.

Georges BLANC

(1893-1962)

Elève-Inspecteur 1925-1926

« LA fin brutale de M. Blanc plonge dans la consternation, dans l'affliction et dans le deuil toute notre grande famille universitaire. Et c'est pour moi une bien pénible mission que de venir, auprès de ce cercueil, rendre le dernier hommage de l'Education Nationale à ce Collègue unanimement apprécié, respecté, écouté et aimé, qui, jusque dans sa retraite a, de toutes ses forces, servi l'Ecole publique.

Instituteur dans le Territoire de Belfort, professeur en Alsace, inspecteur de l'Enseignement primaire dans la Creuse, directeur d'Ecole normale à Privas, à Mâcon, puis à Oran, inspecteur d'Académie à Guéret, à Nevers et enfin à Bourg, M. Blanc a gravi, les uns après les autres, tous les degrés de cet édifice strictement délimité, cloisonné et hiérarchisé que constituait l'enseignement primaire, voilà une trentaine d'années seulement. Tous ceux qui ont connu les barrières qu'il fallait franchir à chaque palier savent ce qu'une telle ascension représente de labeur, de volonté et de mérite. On ne se préoccupait guère alors d'offrir aux enseignants qui affrontaient des concours, les facilités qu'on leur accorde aujourd'hui. Pour gagner leur vie, ils devaient d'abord faire leur classe et la préparation d'un examen ardu exigeait d'eux, non seulement le sacrifice total de leurs loisirs, mais celui, plus pénible encore, d'une bonne partie de leurs heures de sommeil... Un tel régime, du moins, décourageait les tièdes, trempait les caractères et élevait les âmes.

Formé à cette dure mais salutaire école, M. Blanc devait, dans tous les postes qu'il a successivement occupés, s'acquitter de sa tâche avec une remarquable compétence et gagner rapidement l'estime aussi bien de ses chefs que de ses subordonnés. Ses anciens élèves ici présents ont pu apprécier et connaissent beaucoup mieux que moi les éminentes qualités de l'homme qui, de 1934 à 1941, dirigea l'Ecole normale d'instituteurs de Mâcon. L'affection qu'ils lui ont vouée a d'ailleurs été payée de retour, puisque c'est parmi eux qu'il vint se fixer définitivement au terme d'un carrière qui s'était déroulée à travers tout le Pays et même au-delà. Sans doute aussi gardait-il le souvenir vivace et comme la nostalgie de ces années fécondes pendant lesquelles il avait tant fait pour l'éducation des enfants de cette terre bourguignonne...

Car l'action d'un directeur d'Ecole normale ne se limite pas aux seules générations d'élèves-maîtres qui entrent chaque année dans son établissement. Elle se multiplie par l'influence que ces instituteurs exercent ensuite, pendant toute leur carrière, sur les écoliers qui leur sont confiés. Elle rayonne ainsi sur tout le département, si bien qu'on finit, après quelque temps, par retrouver dans toutes les classes, sous la variété des initiatives individuelles des maîtres, une unité profonde de méthode, de pensée et de doctrine.

Faire de tous ses élèves-maîtres des instituteurs capables en leur enseignant les techniques fondamentales de leur profession et les principes psychologiques sur lesquels elles se fondent, leur montrer que, derrière la banalité des exercices quotidiens de la classe, il y a un esprit qui éveille d'autres esprits, il y a un homme qui ouvre aux petits écoliers les portes du monde immense du savoir, qui forme leur conscience en même temps qu'il développe leur intelligence, et que c'est là une mission exaltante, mais combien lourde de responsabilités, tel a été le but que M. Blanc s'est efforcé d'atteindre. Et les résultats remarquables qu'obtiennent ses anciens élèves dans leur très grande majorité, la conscience professionnelle scrupuleuse qui les caractérise tous, sont là pour témoigner que son effort a été couronné de succès.

La suppression de l'Ecole normale de Mâcon par le gouvernement de Vichy en 1941 lui fit une obligation d'aller poursuivre en Algérie la carrière dans laquelle il avait si bien réussi. Lorsqu'il revint dans la métropole, en 1948, il était inspecteur d'Académie. Dans les trois postes qu'il occupa successivement il se donna tout entier à sa besogne et il sut, grâce à ses qualités naturelles, s'adapter très heureusement à l'activité aux formes multiples qu'on exigeait de lui.

Son administration loyale, compréhensive et honnête lui valut la confiance de tout son personnel. La fermeté dans l'application des règlements se conciliait avec une sage bienveillance et il savait apporter aux problèmes les plus délicats les solutions les plus humaines. Epris de justice, il ne redoutait pas les responsabilités, et son autorité s'imposait d'autant plus facilement que la considération de l'intérêt supérieur de l'Ecole inspirait toutes ses décisions.

C'est le même souci qui lui fit accepter, en novembre 1959, la présidence de la Fédération des Œuvres laïques de Saône-et-Loire. Depuis un an, il avait été admis à la retraite, et il eût été en droit de prendre au terme d'une carrière si bien remplie, un repos bien mérité.

Mais il ne pouvait pas, surtout dans les circonstances difficiles qu'elle traversait, se désintéresser du sort de l'Ecole publique. Il accepta donc, avec son sens coutumier du devoir, la présidence à laquelle le portait la confiance unanime de ceux qui le connaissaient. Il sacrifia sa tranquillité et il se dépensa sans compter pour assurer le développement des Œuvres laïques de notre département et pour accroître l'efficacité des initiatives de la Fédération, notamment en les orientant vers l'éducation des enfants inadaptés et vers celle des adolescents.

Au début du présent mois, il présidait encore l'assemblée générale départementale. Et nous nous plaisions à évoquer ensemble, au cours du déjeuner auquel il m'avait convié, les souvenirs déjà lointains que nous possédions en commun car nous étions tous deux anciens élèves de la même Ecole normale d'instituteurs. Rien, à ce moment, n'aurait pu laisser pressentir que sa vie fût si près de son terme... Moins de quatre semaines plus tard, alors qu'il représentait la fédération au Congrès de Noël, à Paris, il fut brusquement terrassé par le mal qui devait, en si peu de jours, l'emporter.

C'est ainsi qu'il a trouvé la mort, en servant l'idéal de laïcité auquel, depuis sa jeunesse, il demeurait inébranlablement attaché. La droiture de son caractère n'admettait ni compromissions, ni variations. Et il est resté, jusqu'au bout, fidèle à ses opinions philosophiques.

Tel était l'homme qui vient de nous quitter. Encore ai-je laissé dans l'ombre bien des traits attachants de sa riche personnalité : sa bonté foncière qu'il dissimulait volontiers sous des dehors un peu bourrus, sa serviabilité, sa droiture, sa sincérité... J'aurais dû mentionner aussi les hautes et nombreuses distinctions qui lui ont été décernées tout au long de sa car-

rière en reconnaissance de son mérite : la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, la cravate de Commandeur de l'Ordre des Palmes Académiques pour ne citer que les dernières en date.

M. Blanc n'est plus. La dignité et la noblesse de sa vie entièrement dévouée au bien nous rendent plus sensible encore l'étendue de notre perte et nous font compatir de tout notre cœur à la peine de ceux qui le pleurent.

A Mme Blanc qui le seconda fidèlement dans sa lourde tâche et qui l'entoura du réconfort de sa tendresse dans les bons comme dans les mauvais jours, à Mlle Blanc, sa sœur, à tous ses proches, nous présentons nos condoléances affligées en nous inclinant avec respect devant une douleur que nous ne pouvons pas consoler. Qu'ils sachent, du moins, que nous garderons de leur cher disparu un souvenir fidèle et attentif. Qu'ils soient assurés aussi que sa mémoire respectée vivra longtemps encore parmi tout notre Pays, et surtout dans ce département de Saône-et-Loire où il va maintenant dormir son dernier sommeil.

A vous, M. Blanc, qui nous quittez sans avoir épuisé les longues années de bonheur paisible que vous étiez en droit d'attendre de votre retraite, à vous qui avez rempli votre mission d'éducateur, de directeur et d'inspecteur avec un dévouement au-dessus de tous les éloges, j'adresse le suprême adieu de notre Ecole publique qui a été votre raison de vivre et que vous continuerez à servir, jusque dans votre tombe, par le souvenir de votre grand exemple. »

M. SIMON,
I. A. Mâcon.

Roland CASSIER

(1896-1963)
Elève-Inspecteur 1928-1929

ROLAND CASSIER était né en 1896 dans la Nièvre. Il avait été élève-maître de 1912 à 1914 ; instituteur intérimaire pendant quelques mois puis mobilisé, blessé, cité. Délégué à l'Ecole primaire supérieure de Saulieu de 1919 à 1922, il se fit recevoir aux deux parties du C. A. au professorat (mathématiques-sciences) en 1921 et 1922. Il exerça ensuite aux Ecoles normales d'Auch et de Nîmes, vint à Saint-Cloud préparer le C. A. à l'Inspection primaire où il fut admis en 1929. Il fut ensuite inspecteur primaire à Montbéliard, à Troyes, à Fontainebleau et enfin, depuis 1945, en Seine-et-Oise. Il mourut subitement le 19 février 1963, à Juvisy, qui fut le siège de sa dernière circonscription. Combattant de deux guerres, chef de bataillon de réserve, il était officier de la Légion d'honneur depuis 1955.

Telle est, en abrégé, la remarquable carrière de notre regretté camarade. Plus que tous autres en apprécieront la dignité ceux de nos camarades qui, au seuil de leur vingtième année, durent entrer dans la vie par la porte tragique de la Grande Guerre. Nous publions ci-dessous, pour un dernier adieu, les paroles que notre camarade Vignaud, inspecteur d'Académie à Versailles, prononça sur la tombe de son proche collaborateur. A. Mme Cassier et à ses deux fils, nous adressons ce témoignage de sympathie attristée.

H. C.

« Madame
Mesdames et Messieurs,

J'adresse à M. Roland Cassier l'adieu profondément ému de l'Education Nationale et l'expression de notre affliction.

Votre disparition, mon cher ami, est une lourde perte pour l'Education Nationale que vous avez servie avec tant de passion jusqu'au-delà de la limite de vos forces puisque vous êtes, on peut l'affirmer, tombé au Champ d'Honneur de l'Enseignement où vous manifestiez le même courage qu'aux Armées ce qui vous valut le grade d'Officier dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur.

Elle me prive brutalement d'un collaborateur d'élite et d'un ami. Elle plonge vos collègues et vos administrés dans l'affliction.

La mienne est d'autant plus grande que nous fûmes l'un et l'autre, élèves de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud qui reste, pour tous ses « anciens » un lumineux souvenir et une grande leçon.

Nous faillîmes d'ailleurs nous connaître dès 1930 lorsque vous quittiez votre poste de professeur à l'Ecole normale de Nîmes pour débuter dans la fonction d'Inspecteur de l'Enseignement primaire à Montbéliard alors que j'arrivais moi-même à Nîmes pour y prendre mon poste de professeur.

Nous nous sommes rencontrés en Seine-et-Oise en 1945. Depuis plus de dix-sept ans vous me donniez une collaboration loyale, féconde, efficace. Dans nos réunions vous écoutiez beaucoup, vous parliez peu mais à bon escient. Pour vos administrés vous étiez un exemple vivant. Toute votre vie fut une magnifique leçon.

Pourquoi faut-il qu'un demi-siècle de dévouement à la Nation vous ait privé d'une retraite qui méritait d'être longue et heureuse ?

Le destin est souvent trop cruel envers les bons serviteurs du Devoir.

Au nom de l'Education Nationale je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour elle et je vous promets que notre amitié reconnaissante et notre souvenir affectueux ne cesseront de vous accompagner dans votre dernier sommeil.

Que Mme Cassier et vos chers enfants trouvent ici l'expression bien imparfaite de notre profonde et douloureuse sympathie et l'assurance que vous vivrez dans notre esprit et dans notre cœur aussi longtemps que chacun de nous ».

R. VIGNAUD.

Lucien-Paul RENAUD

(1900-1963)

Promotion 1920 (Lettres) et 1928 (Elève-Inspecteur)

AVEC Lucien-Paul Renaud disparaît une personnalité d'élite par sa rayonnante intelligence, son exceptionnelle puissance de travail, ses belles qualités humaines. Après une brutale maladie qui l'avait contraint de cesser son activité depuis plusieurs années, il est décédé le 8 novembre 1963.

Né en Berry, à Argenton-sur-Creuse, le 5 juin 1900, il est élève-maître à l'Ecole normale de Châteauroux, et après une quatrième année à l'Ecole normale de Rouen, il entre à Saint-Cloud en 1920. Admis au professorat lettres en 1922, il accomplit son service militaire, puis revient comme professeur à l'Ecole normale de Rouen. De retour à Saint-Cloud en 1928 comme élève-inspecteur, il est admis au concours de l'inspection primaire et nommé aux Sables-d'Olonne. Et le voici bientôt à Ajaccio le plus jeune des directeurs d'Ecole normale, puis à Limoges, enfin à Alger où il a exercé de 1945 à 1958.

Dans tous les postes qui lui ont été confiés, il a témoigné d'une activité intense et féconde pour l'enseignement comme pour l'administration, deux fonctions qu'il ne séparait pas. Servi par d'éminentes qualités d'esprit, par une vaste culture, par des connaissances solides élaborées, non seulement au contact des livres, mais à celui des choses et des hommes, il exerçait une influence profonde sur ses élèves et sur ses collaborateurs. C'est que son souci permanent était d'appeler l'attention sur des problèmes, de donner des idées, d'orienter vers un progrès : il savait être bref pour la critique qui dé-

truit, et au contraire être riche et dense pour les directions et les conseils, sous une forme qui tendait à faire réfléchir et à convaincre plutôt qu'à imposer. Convaincre, animer, entraîner, il y parvenait d'autant mieux que sa parole avait de rares qualités d'élégance, de clarté, d'éloquence.

Quelle œuvre immense il a accomplie à Alger, alors que l'Ecole normale de Bouzaréa était à remettre en marche après la guerre de 1939-1945 ! il fallait la réorganiser, en développer le recrutement, en assurer la vie studieuse et sereine, et cela dans des conditions difficiles et parfois dangereuses qui exigeaient de la fermeté, du tact, de l'esprit d'initiative, et surtout du courage. Il s'était mis à la tâche avec enthousiasme et il y avait pleinement réussi. Il s'est dévoué à ses élèves-maîtres, à tous ses élèves-maîtres, et il était heureux de faire régner, parmi eux, quelle que soit leur race ou leur religion, l'égalité et la concorde. Très sensible aux besoins d'instruction de la population musulmane, il s'était mis de tout cœur au service des cours d'adultes dont il assurait la direction pour l'Académie et auxquels il avait su donner un développement remarquable. Avec lui l'Ecole normale d'Alger-Bouzaréa avait acquis une valeur et un prestige incontestés. On peut en trouver l'illustration dans un admirable film documentaire, que beaucoup d'entre nous ont vu, consacré à cette Ecole normale et à son rôle essentiel dans l'œuvre éducatrice de la France en Algérie.

Lucien Renaud avait une haute idée de sa mission d'éducateur laïque et il s'y dévouait tout entier, avec une véritable passion. Le ruban de la Légion d'Honneur était venu récompenser son mérite. Il était inscrit sur la liste d'aptitude aux fonctions d'inspecteur d'Académie. Nul doute qu'il aurait honoré ces fonctions comme toutes celles qu'il a assumées.

Il avait en même temps accompli une belle carrière militaire et obtenu le grade de lieutenant-colonel de réserve.

La vie familiale lui a donné des joies précieuses : auprès de lui, une épouse qui partageait tous ses soucis et tous ses enthousiasmes, un fils qui continue une belle carrière médicale, deux petites filles qu'il adorait et dont il s'occupait toujours avec bonheur.

Il aimait son Berry natal où il passait régulièrement toutes ses vacances, dans sa jolie maison d'Argenton avec une charmante terrasse sur la Creuse. Dans cette calme demeure, il était agréable de rencontrer son aménité souriante, d'apprécier la distinction de son esprit, de profiter de sa conversation toujours attrayante et substantielle. C'est là qu'il a terminé,

trop tôt, une existence qui a connu des heures exaltantes, des joies très hautes, et qui a rendu des services éminents auxquels va l'hommage de tous ceux qui l'ont connu.

Cet extrait d'une lettre de l'un d'entre eux, professeur de Faculté à Alger, n'en est-il pas un émouvant témoignage ?

« Il a rempli sa vie en donnant aux autres le meilleur de « lui-même... Notre ami était un de ceux pour qui une jour- « née est perdue lorsqu'elle n'est faite de beaucoup de tra- « vail, marquée au moins d'une bonne action ou d'une bonne « parole. Lorsque ceux qui l'ont connu auront à leur tour dis- « paru, comme c'est le sort de tous, les actes des uns et des « autres continueront d'apparaître dans chaque génération, « là où les transformations sont à la fois les plus invisibles « et les plus profondes : l'esprit et le cœur des hommes. »

J. JUGNAT.

Louis PRADAL

(1909-1963)

Promotion 1929 (Lettres)

UNE lettre de notre sous-directeur et ami, Henri Canac, m'annonce la mort à Paris, le 30 août, de Louis Pradal, camarade de ma promotion 1929-1931. J'en suis bouleversé, car, je crois bien que c'est le premier de notre petit groupe qui passe par la petite porte ou le « peu profond ruisseau calomnié, la mort », comme disait Mallarmé. Il me faut reprendre mon sang-froid car Mme Pradal, qui réside dans l'Oise, pense que je pourrais parler de Louis Pradal. Mais ma tâche est lourde, croyez-moi. Mme Pradal nous transmet des renseignements sur la carrière de son mari. Je ne les recopierai pas. Sachez qu'il fut, avec sa complicité, promené de La Ferté-Macé (Orne) au Collège de Cayenne (cinq ans, de 1937 à 1942) « A cause de l'époque » — ici je cite Mme Pradal — « il a fallu trois ans de voyage pour rentrer en France avec de longs arrêts en Martinique, en Guadeloupe, Maroc et Algérie ».

Je le revis en juillet 1945. Il voulait être nommé dans son pays, à Aubenas (Ardèche). Grâce à Georges Petit, il le fut tout de suite. Je le revis un an après. Il me dit que son pays avait beaucoup changé depuis son adolescence. Je lui dis (avec quelques injures amicales) qu'il aurait dû s'en douter. « Je refous le camp », dit-il. Donc, en octobre 1946 : Pondichéry — puis un an de préparation à l'inspection primaire à Saint-Cloud. C'est là qu'il a ébloui Canac qui me relate :

« Ce bougre-là, c'était quelqu'un. Il tutoyait Hegel à lon-

gueur d'année »... Puis lycée de Suresnes, Brignoles (Var), Saint-Louis du Sénégal (« Ecole militaire préparatoire pour la formation d'officiers africains ») — J'ajoute « Sic ». Enfin Lycée Charles de Gaulle à Saint-Louis — ibidem —. Carrière étonnante, presque toute accomplie « outre-mer », comme on dit maintenant. Louis Pradal était un compagnon d'une originalité flagrante, et même déflagrante, qu'il exagérait à plaisir. Il se plaisait à jouer un sarcastique disciple du père Ubu. Mais nous savions qu'il était l'un des plus intelligents d'entre nous. En 1950, je le poussai à envoyer un texte à Henri Pourrat, qui dirigeait l'« Almanach des Champs ». Pradal envoya « La veillée des Châtaignes » qui passa dans les premières pages. Une ironie un peu acide. Mais remarquablement observé et mis en œuvre. Pourrat remercia. Presque tous les jours nous allions faire une coinchée au café-tabac que nous appellions le « Q G », rue d'Orléans. Louis Pradal avait pour partenaire Adrien Ballet, et moi, Roland Biaujou. Lorsque Pradal se trouvait à côté de moi, il prenait un malin plaisir à secouer la cendre de sa pipe sur mon pantalon. Je protestais à chaque coup. J'avais une certaine indulgence à son endroit, car nous étions les seuls fumeurs de pipe de la promotion. Je suis patient comme un mouton, mais un jour, excédé, je lui cassai ses lunettes. Il me promit de terribles représailles. Mais nous nous réconciliâmes très vite. Car nous nous aimions bien. C'était un type hors de commune mesure. « Sacré Cocheung ! » s'écriait-il parfois, lorsque je faisais un mot qui lui plaisait. Et il me claquait une grande claque entre les omoplates. Sèche ! Il cachait, sous son apparent cynisme, une vive sensibilité ! Je crois qu'il ne s'entendait pas bien avec son père. Ça arrive. Mais il me parlait de sa jeune sœur avec une exquise tendresse qui me touchait...

Que de morts nous portons en nous, nous (moi) presque sexagénaire. Celui-là non plus, je ne pourrai jamais l'oublier. Et je pense à Antigone disant fièrement au roi Créon :

« J'ai plus longtemps à plaire aux morts qu'à ceux qui sont ici. »

Au revoir, mon vieux Pradal ! Car nous ne nous appelions jamais par nos prénoms.

Maurice FOMBEURE.

(Octobre 1963).

Emile PFIRSCH

(1910-1963)

Promotion 1931 (Sciences)

C'EST un tragique accident qui coûta la vie à notre camarade Emile Pfirsch, alors qu'il passait son congé de Noël dans le Tyrol autrichien. La consternation a été grande à l'Ecole normale de Montigny-lès-Metz et dans tous les milieux enseignants de Moselle. Beaucoup de ses camarades qui l'ont appris à l'époque ou qui l'apprendront par ce « Mémorial » ont ressenti ou ressentiront la même stupeur.

Il partit dès le début des vacances, heureux de goûter un repos vivifiant dans un paysage de neige où il aimait à se rendre depuis plusieurs années. Alors que ses enfants s'adonnaient aux sports d'hiver, il se plaisait à faire, avec sa femme, sa belle-sœur et des amis de pension, de longues marches à pied dans le site enchanteur ou des excursions en voiture dans ce coin de Tyrol qui l'avait conquis. Il y faisait moisson de photographies qu'il m'avait montrées plusieurs fois ; et chaque fois il était heureux de revivre ainsi les bonnes heures passées.

Cette fois, hélas, le 27 décembre, une excursion dans la vallée de l'Oetz qu'il affectionnait particulièrement, devait finir tragiquement. Un témoin a vu la voiture zigzaguer sur environ 200 mètres, comme si elle était privée de conducteur, sur la route droite et sèche, puis la quitter et descendre un pré en déclivité en prenant de la vitesse, pour se fracasser sur un rocher. Les quatre occupants : Pfirsch, sa femme, sa belle-sœur et un ami furent tués sur le coup.

L'accident parut incompréhensible. Aussi fut-il fait une au-

topsie du conducteur, qui montrait que très vraisemblablement il fut victime d'un accident vasculaire que son état de santé ne laissait absolument pas prévoir, et perdit connaissance. On peut penser que notre ami était affalé sur le volant (ses blessures le laissent supposer) et que les autres occupants ne purent rien faire pour amener la voiture à l'arrêt. On frémit en songeant au drame qu'ils ont vécu.

La stupeur qui nous a frappés fut traduite ainsi par le directeur de l'Ecole Normale, lors des obsèques des victimes, en leur disant un dernier adieu :

« Adieu, ou bien, au revoir ? On voudrait pouvoir l'espérer, car l'anéantissement total paraît vraiment trop effroyable. Il faut, de toutes façons, une très forte dose de foi, pour réussir à réprimer un sentiment de révolte qui menace de grandir en chacun de nous à la pensée de cette effarante tragédie qui a enlevé, en un clin d'œil, trois personnes à l'affection de leur famille, de leurs enfants, et à la nôtre, alors que, contentes de vivre, elles jouissaient de leurs vacances dans un si beau pays et au merveilleux moment de l'année que sont les jours de Noël. Lamentable fin ! »

La carrière de Pfirsch était celle de nombre d'entre nous qui avons surtout l'ambition de former de futurs instituteurs et de découvrir parmi nos élèves ceux qui sont capables de continuer leurs études. Sa fierté était surtout grande d'avoir aidé quelques-uns à entrer à Saint-Cloud.

Né en 1910, Pfirsch entra à l'Ecole Normale de Strasbourg en 1926. A la sortie en 1929, il fut admis en quatrième année d'Ecole normale à Versailles où il prépara son entrée à Saint-Cloud. C'est à ce moment qu'étant moi-même à Saint-Cloud, j'eus le plaisir de faire sa connaissance et de rencontrer d'emblée sa sympathie. Il fut admis à Saint-Cloud en 1931 comme boursier d'Alsace-Lorraine et y suivit la section de mathématiques.

Après son service militaire, il exerça d'abord à l'Ecole primaire supérieure de Bar-sur-Seine (1934-35), puis à l'Ecole primaire supérieure de Thionville (1935-37) enfin à Metz de 1937 à 1946, où il se retrouvait au milieu de ses parents et beaux-parents. En 1946, un poste s'offrait pour lui à l'Ecole normale de Montigny. Sa compétence et son dévouement étaient assez connus à Metz pour qu'à l'Ecole normale nous soyons heureux d'avoir un tel collègue. Il y a fait un travail sérieux que, comme physicien, j'ai pu apprécier plus particulièrement. Il avait d'ailleurs le souci constant de donner aux élèves en temps opportun les notions mathématiques qui

étaient utiles en physique et n'hésitait pas à intervertir des chapitres du programme, autant que cela était possible, pour m'être utile. La collaboration entre nous deux fut particulièrement étroite et amicale.

Voici d'ailleurs en quels termes le directeur de l'Ecole Normale, qui le connaissait de longue date, fit son éloge.

« Emile Pfirsch a été un professeur d'une compétence indiscutable, ferme, mais juste avec les élèves ; il a eu de l'autorité — on a toujours de l'autorité quand on connaît son métier — et il a eu de la méthode. Son enseignement clair a polarisé pas mal de ses élèves vers les mathématiques ; un certain nombre parmi ceux-là ont acquis les plus hauts grades universitaires aujourd'hui. Sans doute avaient-ils les aptitudes nécessaires, encore fallait-il l'étincelle. Je sais très bien que s'il pouvait m'entendre, il ne serait pas content, et il le manifesterait. Son tempérament d'Alsacien lui permettrait de se fâcher tout rouge en écoutant ces phrases qu'il jugerait trop laudatives ; comme tout homme de vraie valeur, il était modeste.

Exellent homme, excellent collègue, excellent professeur, sa disparition sera très douloureusement ressentie par tous ceux qui l'ont approché. Car, malheureusement, tout est fini maintenant, il ne nous reste que le souvenir de cet homme de bien, douloureusement doublé de cette impression que cette disparition est prématurée. »

Pfirsch laisse cinq enfants dont quatre n'ont pas terminé leurs études. La fille aînée, institutrice, est mariée ; une autre prépare son baccalauréat. L'aîné des garçons (24 ans) n'a pas fini ses études de médecine ; le second (20 ans) est à l'école hôtelière de Strasbourg ; le plus jeune n'a que quatorze ans et est un élève studieux de 3e, mais à qui il reste encore plusieurs années d'études.

Tous sont trop jeunes pour se voir si brutalement arracher leurs parents. Nous avons résolu de les aider au maximum. Notre directeur les en a assurés en ces termes :

« Mes chers enfants, vous venez d'être les témoins et les victimes d'un drame épouvantable ; vous avez fait preuve d'un courage admirable, étonnant. Je ne trouve rien d'efficace à dire pour vous soulager, vous consoler. Je pense que vous êtes encore trop sous le choc de ce qui est arrivé, et je crains que demain, ou dans quelques jours, quand ce choc se dissipera, cela n'ira pas mieux. Vous ne vous rendrez que mieux compte de l'effroyable vide qu'ont laissé vos parents. Vous vous trouverez dans une maison sans maman ; les problèmes que

réglait votre père seront devenus vos problèmes. Heureusement pour vous, vous êtes cinq. S'il y a un défaillant, il y aura un courageux pour l'épauler.

Et puis, vous n'êtes pas seuls : tous ceux qui sont ici, autour de vous, essayent de vous soutenir de leur sympathie. N'hésitez pas à venir trouver l'un ou l'autre des amis de vos parents si la solution d'un problème semble au-dessus de votre portée. Nous serons toujours prêts à vous aider. »

Après un mois, nous sommes toujours sous le choc de ce terrible drame. Et nous pensons avec émotion que si la syncope avait frappé notre ami lors d'une marche ou au coin du feu, un traitement adéquat l'aurait rapidement rétabli, qu'il serait toujours parmi nous, et qu'il n'aurait pas entraîné avec lui trois autres personnes.

Il est de terribles coups du sort.

A. PFISTER, promotion 1929.
E. N. Montigny-lès-Metz.

Jean BOURDELET

(1925-1964)

Promotion 1946 (Sciences)

JEAN BOURDELET jouait au ping-pong le 23 février dernier avec sa petite-fille de dix ans, chez lui à Nantes, par un dimanche de pluie. Il courut après la balle, glissa sur le parquet, se jeta dans une porte vitrée en verre cathédrale. Un éclat passa entre deux côtes et lui sectionna une artère.

Il descendit lui-même l'escalier pour s'installer dans l'ambulance. On le conduisit dans une clinique, puis à l'hôpital de Nantes. Quelques heures après, il était mort.

Telle est la navrante nouvelle qui nous est venue de Nantes.

Jean Bourdelet, agrégé de physique, assurait au lycée Clemenceau le service d'une lourde classe E. N. S. I. chimie. Mme Bourdelet, professeur elle-même, demeure avec ses deux fillettes.

Bourdelet, homme du Nord, solide et râblé, sportif, alpiniste confirmé, était solide comme un roc, indestructible d'apparence. Mais la mort stupide l'attendait à ce tournant.

Nous nous inclinons avec désolation devant l'absurde tragédie qui a tranché les jours de notre jeune et bon camarade. Nous souhaitons à Mme Bourdelet de trouver dans l'affection de ses enfants le courage de continuer la route.

H. CANAC.